UNE VIE D'ENGAGEMENT

Les Compagnons de la Libération dans la Grande Guerre

ORDRE DE LA LIBÉRATION
HÔTEL NATIONAL DES INVALIDES

UNE VIE D'ENGAGEMENT

Les Compagnons de la Libération dans la Grande Guerre

6 Avant-propos

10 **UNE VIE D'ENGAGEMENT. LES COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION DANS LA GRANDE GUERRE**

12 Introduction

14 Les Compagnons de la Grande Guerre. Origines et engagements.

18 Des parcours exceptionnels

20 Les témoignages

22 Les blessés

22 Les conséquences

24 La Grande Guerre, source d'inspiration des jeunes Compagnons de la Libération

28 Conclusion

30 **PORTRAITS DE COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION**

54 **LES UNITÉS MILITAIRES**

64 **LISTE DES 120 COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION ENGAGÉS DANS LA GRANDE GUERRE**

66 Remerciements

67 Crédits

Avant-propos

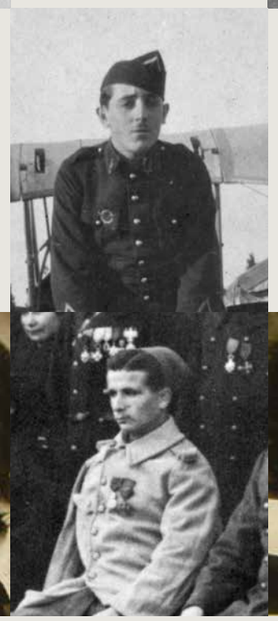
Cet ouvrage est le résultat de l'exposition documentaire - *Une vie d'engagement. Les Compagnons de la Libération dans la Grande Guerre* - réalisée en 2018 par le musée de l'Ordre de la Libération et le musée de l'Armée dans la droite ligne d'une coopération scientifique régulière. Conçue dans le cadre des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, elle a été présentée dans la cour d'honneur de l'Hôtel national des Invalides, haut-lieu de l'histoire militaire de la Nation et de l'esprit de Défense.

Elle a eu pour objet premier de rappeler l'engagement et les combats menés durant la Première Guerre mondiale par une centaine de futurs grands résistants. Eux qui seront, vingt ans plus tard, des combattants volontaires de la Seconde Guerre mondiale et acteurs des deux conflits parmi (La révolte des Taiping fait au moins 20 millions de morts entre 1851 et 1854) les plus meurtriers de l'histoire de l'Humanité. Elle fut l'occasion de s'interroger sur le passé de ces hommes et de ces femmes dont l'histoire personnelle ne se limite pas aux bornes chronologiques du second conflit mondial.

En effet, avant de se retrouver, entre 1940 et 1945, dans un combat commun et des valeurs partagées - l'engagement, le désintéressement, la défense de la patrie et de la liberté ou le refus de l'asservissement- les Compagnons de la Libération ont eu une formation, une éducation et des expériences qui constituent souvent la genèse de leur engagement résistant. Fait peu connu jusqu'à présent, une partie non négligeable d'entre eux (120 soit plus de 11,5% du total) ont été également des acteurs de la guerre de 1914-1918 et, par conséquent, des deux conflits mondiaux qui ont ébranlé le 20e siècle. Ils se sont inscrits dans une forme de continuité dans l'action de défense nationale dans ce que le général de Gaulle a appelé « la Guerre de trente ans ».

Ces hommes et ces femmes, nés entre 1880 et 1900, font l'expérience du feu lors du premier conflit mondial. Quelque vingt ans plus tard, dans un contexte radicalement différent, ils se distinguent par un engagement volontaire dicté par leur conscience et rejoignent la petite minorité de ceux qui formeront la Résistance française dans les rangs de la France libre ou dans le combat de la clandestinité. Cet ouvrage vise à rappeler le parcours d'exception de ces combattants des deux guerres mondiales et leur « vie d'engagement » dont les principes sont les bases fondatrices de notre citoyenneté actuelle.

Général de division (2S) Christian Baptiste, délégué national de l'Ordre de la Libération.



1

UNE VIE D'ENGAGEMENT. LES COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION DANS LA GRANDE GUERRE

Par Lionel Dardenne,
assistant de conservation
au musée de l'Ordre de la Libération

Introduction

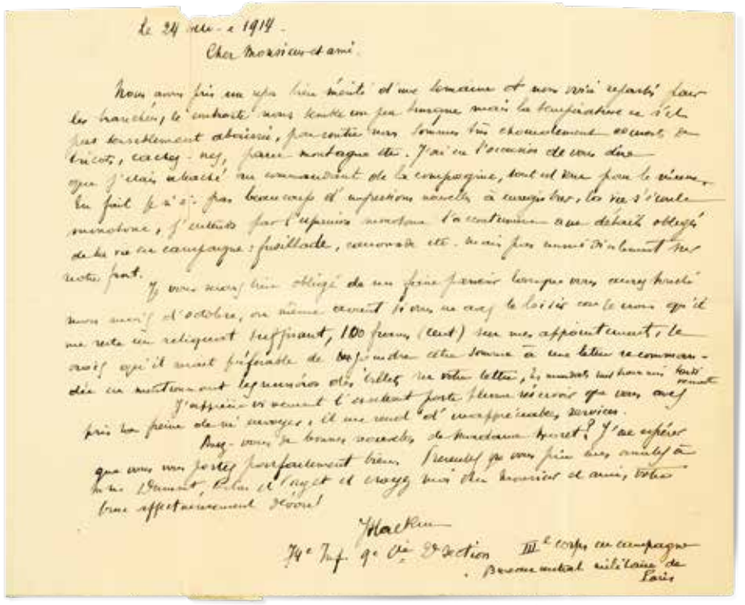
Il y a cent ans, le 27 mars 1918, Joseph Hackin – futur conservateur du musée Guimet – alors lieutenant au 58e régiment d'infanterie en Serbie, écrit : « Nous devons résister, puis nous saurons vaincre. Je ne pourrai ni ne voudrai revenir dans une France vaincue et désarmée. Mais je sais, par la plus profonde et la plus secrète des intuitions que le vaincre ou mourir ne sera pas une vaine formule pour moi » [1].

Naturalisé français en 1912, Joseph Hackin est appelé dans l'infanterie et fait toute la guerre jusqu'en 1919 puisqu'il combat aussi en Ukraine et en Bessarabie contre les Bolcheviks. Dans cette déclaration de 1918 est déjà présente une volonté de résister et de combattre pour une France qui doit être libre. Ce sont des mots qu'on imaginerait écrits en 1940 à la suite de l'Appel du 18 juin.

Cette détermination de Joseph Hackin donne le ton de ce qu'a été l'engagement de 120 des 1038 Compagnons de la Libération (plus le général de Gaulle et trois unités militaires) qui participèrent à la Première Guerre mondiale avant de se distinguer dans la Résistance et dans la France libre. Ils n'ont pas tous pris part aux combats, et certains n'ont pas combattu dans l'armée régulière. Mais tous furent des protagonistes de la Grande Guerre, à l'instar des grandes figures de la Seconde Guerre mondiale : Churchill, le roi George VI – pour l'Ordre de la Libération – mais aussi Hitler, Pétain, Giraud, Mussolini, Truman, Göring, Guderian, Choltitz, Rommel, Paulus, Montgomery, MacArthur, Patton, Yeremenko, Joukov, etc.

Ils ont été les acteurs et les témoins de ce que Winston Churchill et le général de Gaulle, mais également les Nazis, ont appelé « une autre guerre de Trente Ans »[2], « notre guerre de Trente An »[3], et que certains historiens nomment la « Seconde Guerre de Trente Ans ». Cette analogie mérite qu'on s'y attarde car elle ne tient pas uniquement dans le nombre d'années écoulées (1618-1648 et 1914-1945). Elle est pertinente dans la mesure où il s'agit de deux guerres particulièrement destructrices qui ont laissé vainqueurs et vaincus comme stupéfaits par les carnages et le sang versé. Surtout, ces deux guerres ont bouleversé les rapports de forces entre les puissances européennes d'où ont émergé une recomposition des alliances et une nouvelle conception du droit international.

1. Cité dans GROUSSET René, ***Bilan de l'Histoire,*** Desdées Brouwer, Paris, 1992.
2. CHURCHILL Winston, ***Mémoires sur la Deuxième Guerre mondiale 1. L'orage approche. D'une guerre à l'autre,*** Plon, Paris, 1948.
3. Discours prononcé à l'université d'Oxford le 25 novembre 1941, in DE GAULLE Charles, ***Discours et messages 1. Pendant la guerre,*** Plon, Paris, 1970.



Lettre manuscrite de Joseph Hackin du 24 octobre 1914

Mais l'analogie s'arrête là puisqu'en 1918, le conflit qui vient de s'achever est pour l'homme occidental le plus meurtrier de tous les temps, le grand tombeau où la Grande Guerre a emmené 19 millions d'hommes. Rappelons quelques chiffres pour ce qui est de la France : 1,5 millions de morts, autant de veuves et d'orphelins, presque trois fois plus de blessés, des invalides, des mutilés, des « gueules cassées », 800 000 maisons détruites, les villages rasés, les usines du Nord démolies[4]. Un pays exsangue et une saignée démographique qui font dire à Georges Bernanos, un ancien engagé volontaire de la Grande Guerre, que « notre peuple peut se dire quitte envers les démocraties, puisqu'il lui a sacrifié un million et demi d'hommes »[5]. La France détient même le taux de participation à la guerre le plus élevé. Ainsi, 42% de la population masculine participe à la Première Guerre mondiale, un chiffre record pour les nations d'Europe.
De façon assez logique, jusqu'à présent, les différentes études menées sur les Compagnons – y compris au sein du musée de l'Ordre de la Libération – s'attachaient davantage à leurs trajectoires de résistants. Les commémorations du centenaire ont été l'occasion d'envisager une exposition sur l'implication méconnue dans la Première Guerre mondiale de ceux qui allaient devenir, 25 ans plus tard, Compagnons de la Libération[6].

On peut s'interroger sur les particularités de l'itinéraire de ces Compagnons, en quoi se distinguent-ils des autres combattants et dans quelle mesure ils s'en rapprochent. Ne peut-on pas déjà y voir l'esquisse d'un destin qui va s'accomplir dans la Résistance et la France libre ?

Nous présenterons des exemples de leurs parcours d'où émergent quelques figures notables. Nous verrons aussi leur guerre dans le récit qu'ils ont pu en faire grâce aux témoignages qu'ils ont pu laisser. Enfin, nous évoquerons les conséquences de la Grande Guerre sur ceux qui y ont participé et sur la génération qui a suivi.

4. DUROSELLE Jean-Baptiste, ***La Grande Guerre des Français, 1914-1918,*** Perrin, Paris, 2003.
5. BERNANOS Georges, ***La France contre les robots,*** Le Castor Astral, s.l.,2009.
6. Cette étude est le fruit de recherches effectuées par Lionel Dardenne dans le cadre de sa conférence donnée au musée de l'Ordre de la Libération le 15 mars 2018.

Les Compagnons de la Grande Guerre. Origines et engagements.

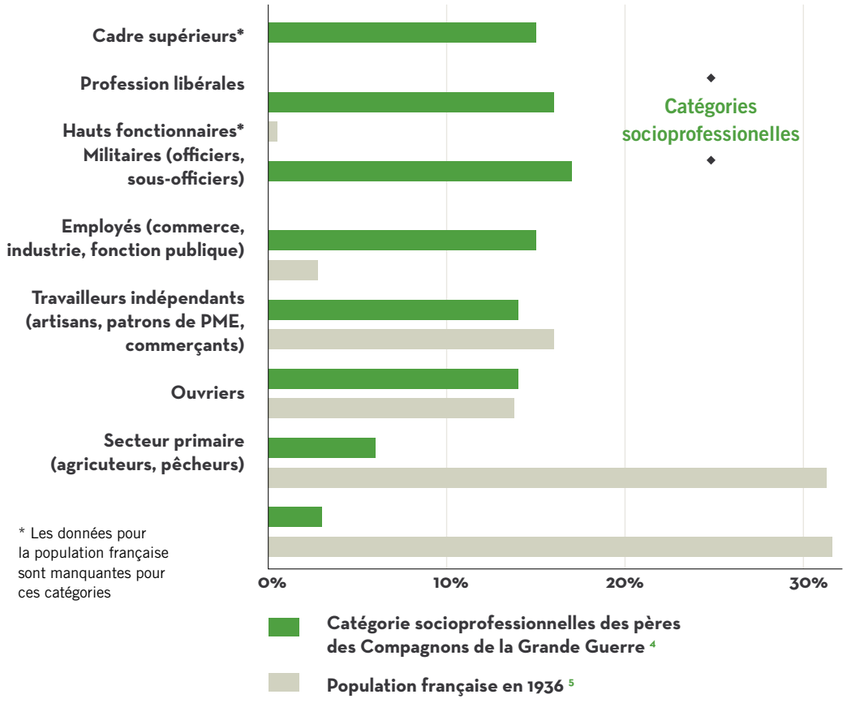
CATÉGORIES SOCIOPROFESSIONNELLES ET ÂGES DES COMPAGNONS

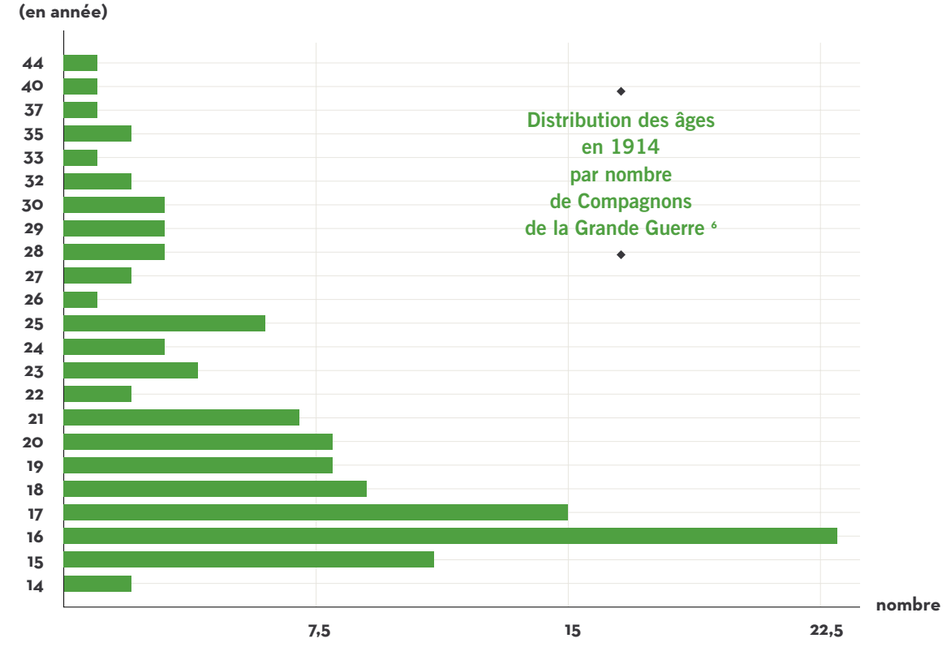
Nous savons déjà que les Compagnons de la Libération possèdent un bagage socioculturel de haut niveau : issus de catégories socioprofessionnelles élevées (de même que pour les Français libres et les résistants en général)[1], 48,7% d'entre eux ont fait des études supérieures en 1940[2]. Ils apparaissent comme une image inversée de la population française. La profession exercée par les pères des Compagnons détermine leur milieu d'origine. Beaucoup de cadres supérieurs, professions libérales (avocat, médecin, notaire, etc.), hauts fonctionnaires (dans les colonies ou en métropole) et des militaires de carrière. Durant la Seconde Guerre mondiale, les Compagnons de la Libération figurent souvent parmi les cadres de la Résistance et de la France libre, lesquels étaient généralement issus de milieux sociaux possédant un haut niveau d'éducation. D'où le peu d'ouvriers ou de paysans dans le milieu d'origine des Compagnons de la Grande Guerre.

Concernant la Seconde Guerre mondiale, on constate une parité presque parfaite entre Résistants et Français libres chez ceux qui ont fait la Grande Guerre. C'est une donnée d'autant plus étonnante que 72% des Compagnons de la Libération sont des Français libres. Chez les anciens de la Grande Guerre, il y a donc une surreprésentation de la Résistance sur laquelle on peut former l'hypothèse suivante : les Compagnons vétérans de la Grande Guerre ont en moyenne 20 ans et six mois en 1914, donc plus de quarante ans en 1940 et sont sans doute plus enclins à s'engager dans la Résistance en métropole où ils sont souvent chargés de famille, qu'à tout quitter pour s'engager à l'étranger dans la France libre.

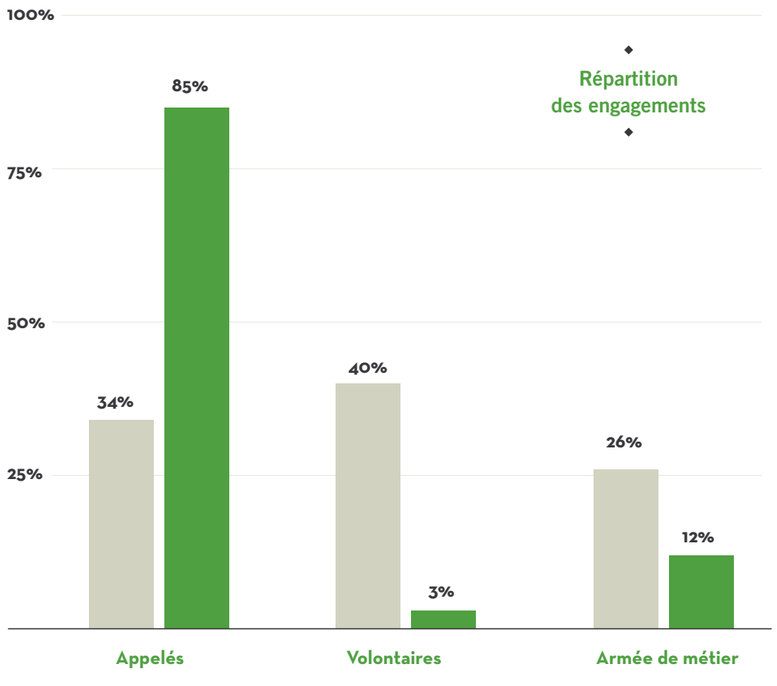
En effet, 63% des Compagnons de la Grande Guerre ont moins de 20 ans en 1914. La classe 1918 est la plus représentée : ceux qui ont 16 ans en 1914 et 20 ans en 1918. Naturellement, la classe 1914 est moins présente. En effet, ce n'est pas une tautologie de rappeler que les individus étudiés ici ont survécu à la Grande Guerre. Or, en 1918, seulement 48% des hommes nés en 1894 sont encore en vie. Parmi les 52% disparus de cette classe d'âge, un quart est mort à la guerre, le reste a été notamment victime du taux de mortalité infantile et juvénile alors très élevé[3]. Ces chiffres expliquent la faible présence de la classe 1914 chez les Compagnons de la Libération.

1. MURACCIOLE, Jean-François, ***Les Français libres. L'autre résistance,*** Tallandier, Paris 2009.
article de Philippe Diolé in *Beaux-arts,* n°158, 10 janvier 1936.
2. TROUPLIN Vladimir, ***Dictionnaire des Compagnons de la Libération,*** Elytis, Bordeaux, 2010.
3. HERAN François, ***« Générations sacrifiées : le bilan démographique de la Grande Guerre »,***
Populations & Sociétés, n° 510, avril 2014.





4. Archives de l'Ordre de la Libération
5. MURACCIOLE, Jean-François, ***Les Français libres. L'autre résistance,*** *op. cit.*
6. Archives de l'Ordre de la Libération



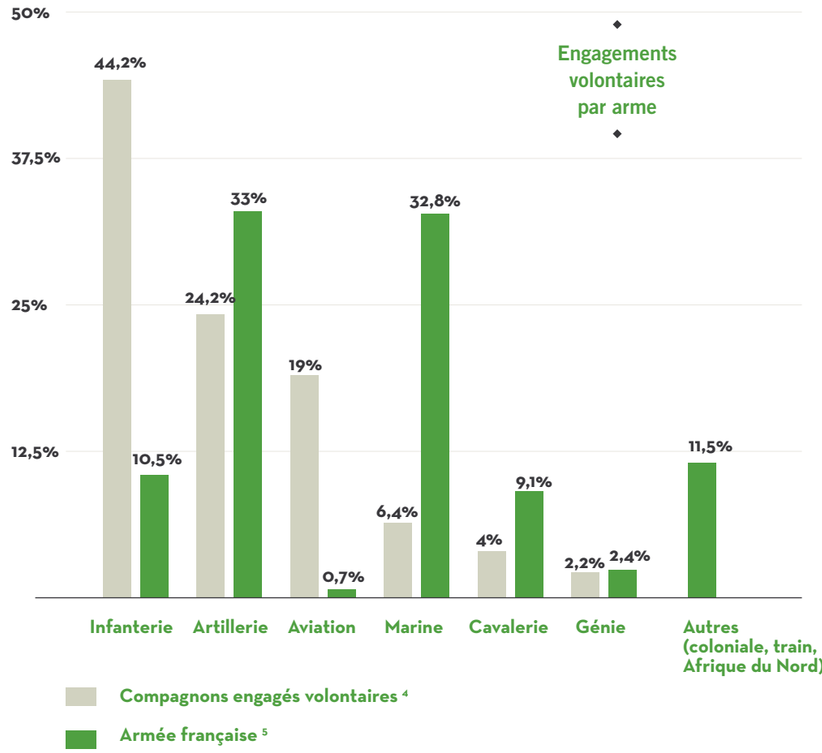
REPARTITION DES ENGAGEMENTS

Les conditions dans lesquelles ces 120 futurs Compagnons sont entrés dans la guerre sont particulièrement remarquables parce qu'elles diffèrent en plusieurs points de celles de l'ensemble des combattants français.

D'une part, il y a une proportion importante de militaires d'active, plus de 25%, alors qu'ils ne représentent que 12% des effectifs de la Grande Guerre. C'est une catégorie de soldats déjà engagée dans le métier des armes et donc, par nature, dans la défense du pays. On retrouve d'ailleurs cette surreprésentation durant la Seconde Guerre mondiale puisque 45% des Compagnons sont des soldats de métier[3].

D'autre part, s'il est évident que, par nature, leur engagement dans la Résistance et la France libre fut un acte volontaire, qu'en est-il de la Grande Guerre ? L'analyse donne un résultat étonnant : près de 40% des Compagnons qui ont combattu en 14-18 étaient, là aussi, des engagés volontaires. C'est un chiffre considérable comparé aux 3% d'engagés volontaires de l'Armée française en 1914. Il montre une continuité chez les Compagnons de la Libération, et même un trait de caractère marqué : la volonté de l'engagement, le désir de se porter au-devant de son devoir et de l'action. En effet, la plupart des volontaires devancent l'appel et s'engagent à 18 ans, voire plus jeune.

1. Archives de l'Ordre de la Libération
2. DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918,* *op. cit.*
3. TROUPLIN Vladimir, *Dictionnaire des Compagnons de la Libération,* *op. cit.*



L'ENGAGEMENT VOLONTAIRE

Dans cet engagement volontaire particulièrement important, il y a une détermination à servir la France. La répartition des engagements volontaires par armes met en lumière un chiffre plus étonnant encore : la surreprésentation des Compagnons dans l'aviation. Presque 20% de ces volontaires y signent leur engagement, alors qu'ils sont moins de 1% dans l'Armée française.

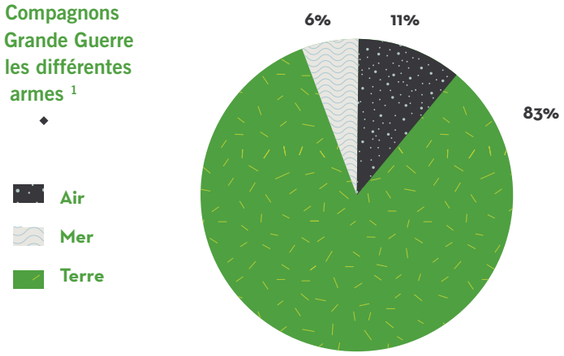
Néanmoins, il ne faut pas faire preuve d'un romantisme excessif quant à l'engagement volontaire car celui-ci est aussi motivé par la possibilité de choisir son arme. Ce qui est remarquable dans les engagements volontaires de l'Armée française, c'est que beaucoup d'engagés choisissent des armes réputées moins mortelles telles que l'artillerie et la Marine.

À contrario, une impressionnante proportion de Compagnons choisit également l'infanterie, ce qui témoigne là encore de leur volonté de servir : quand on a 18 ans en 1914, s'engager dans l'infanterie, ce n'est pas la même chose que s'engager après Verdun quand on ne peut plus penser que la guerre va être « fraîche et joyeuse ». Or, beaucoup de futurs Compagnons de la classe 1918 s'y engagent, justement, après Verdun.

Outre l'infanterie, dans les derniers mois de la guerre, il existe chez les engagés volontaires un désir d'éviter les blindés. C'est une arme nouvelle qui inspire peu confiance. Pour beaucoup, les blindés sont des cercueils chenillés, d'où le peu d'attrait qu'ils exercent et le faible nombre de volontaires qui s'y engagent.

4. Archives de l'Ordre de la Libération
5. DUROSELLE Jean-Baptiste, *La Grande Guerre des Français, 1914-1918,* *op. cit.*

Répartition des Compagnons de la Grande Guerre dans les différentes armes [1]



LES DIFFERENTES ARMES ET LES COMPAGNONS AVIATEURS

Chez les futurs Compagnons de la Libération qui participent à la Grande Guerre, 11% sont engagés dans l'aviation alors que les aviateurs ne représentent que 0,20% des combattants de l'Armée française, soit 74 000 personnes dont 11 000 pilotes. Cette surreprésentation des Compagnons dans l'aviation s'explique principalement par l'âge. Les Compagnons de la classe 1918 sont des jeunes qui cherchent à rejoindre une arme nouvelle. Au début de la Grande Guerre, l'aviation est une technologie et un sport avec lesquels les jeunes engagés ont grandi. Ils veulent être pilote comme les générations suivantes voudront être astronautes.

L'esprit des aviateurs correspond aussi, à cette époque, aux idées du mouvement futuriste : la volonté de vitesse et de technique, la morale du fort tout à fait en adéquation avec les exploits aériens – entre association sportive et club de gentlemen. De plus, insolents, railleurs, violents, tous les garçons veulent faire la guerre – tout le moins, tous les garçons jouent à la faire. A cette époque, l'aviation représentait un moyen d'agir, de s'accomplir dans une arme nouvelle et de réaliser des exploits.

Cette démarche est tout à fait à l'exemple de celle de Roger Dumont, Compagnon de la Libération qui a fait la Grande Guerre dans l'aviation (croix de guerre, 4 citations, médaille militaire). Il avait comme mission de détruire les *Drachen*, les ballons captifs allemands gonflés à l'hydrogène et donc particulièrement inflammables. Ces ballons bien défendus par la DCA permettaient à l'artillerie allemande de régler ses tirs. En allemand, *Drachen* signifie « dragon » et les aviateurs se voyaient comme des saint Georges et des saint Michel modernes terrassant les dragons de l'empereur Guillaume.

Le biographe de Guynemer, avec lequel ont volé certains des futurs Compagnons, le présente comme « seul dans l'immensité du ciel vide, à cheval sur une monture de voltige, sans bouclier, n'ayant pour arme qu'une mitrailleuse prête à s'enrayer, et son âme »[2]. Le parallèle avec la chevalerie médiévale est pleinement assumé par ces jeunes gens de vingt ans qui se font graver des épitaphes telles que : « chevalier du ciel », « chevalier d'avion », « paladin du soleil »[3] pour donner un sens aristocratique à leurs actions. Ce sont souvent des jeunes biens nés (le père de Roger Dumont est médecin), citadins, sportifs et éduqués. L'esprit aviateur s'inspire de ces valeurs chevaleresques : le goût du risque, l'habileté, la loyauté, la hardiesse, le courage et le respect de l'adversaire ; autant de valeurs que les aviateurs portaient haut, en dépit des réalités de la guerre. Valeurs et qualités que l'on retrouvera dans l'engagement dans la France libre et dans la Résistance.

1. Archives de l'Ordre de la Libération
2. ROY Jules, ***Guynemer l'Ange de la mort,*** Paris, Albin Michel, 1986 ;
3. HUBSCHER Ronald, ***1914-19140. Les aviateurs au combat. Entre privilèges et sacrifice,*** Privat, Toulouse, 2016.

Roger Dumont sur son avion pendant la Première Guerre mondiale.

Des parcours exceptionnels

QUELQUES EXEMPLES

Outre le taux singulier d'engagements volontaires, une autre caractéristique, liée cette fois au parcours combattant, doit être relevée. La Grande Guerre des futurs Compagnons a été, en effet, particulièrement brillante. Il y a eu 100 remises de croix de guerre, 287 citations, c'est-à-dire plus de 2,5 par Compagnon. Là encore, un taux très au-dessus de la moyenne des combattants français même s'il faut convenir que les aviateurs - nombreux chez les futurs Compagnons - sont souvent plus récompensés par des citations que les autres combattants. Pour illustrer ce propos, nous pouvons évoquer quelques futurs Compagnons dont les actions durant la Première Guerre furent exceptionnelles.

Alfred Heurtaux

L'as Alfred Heurtaux est le plus décoré des Compagnons de la Grande Guerre. Douzième as français, il commande l'escadrille des Cigognes et vole avec Fonck et Guynemer. 21 victoires confirmées, 2 blessures, 17 citations dont l'une le décrit comme un « pilote incomparable ». Une des grandes figures de l'aviation française de la Première Guerre mondiale.

Edouard Corniglion-Molinier

Interrogée sur le Compagnon Corniglion-Molinier, la productrice et réalisatrice de cinéma Denise Tual évoque un « personnage absolument extravagant »[1]. Elle raconte qu'il a menti sur son âge en falsifiant un brevet de pilote pour pouvoir s'engager dans l'infanterie à 17 ans et ensuite servir dans l'aviation. Il est l'un des plus jeunes pilotes de chasse de l'Armée française et, toujours selon la cinéaste, il a eu « toute sa vie le goût de l'aventure aérienne »[2]. Il est pilote de chasse dans les îles enchanteresses de l'Adriatique et termine la guerre avec deux blessures et 7 citations, à 20 ans comme les maréchaux d'Empire ou les généraux de la Révolution. Avant de s'enrôler auprès des Républicains durant la Guerre d'Espagne avec André Malraux, il survole avec lui le Yémen à la recherche du mythique royaume de Saba. Dans les années trente, il produit plusieurs longs métrages dont *Espoir, Sierra de Teruel* d'après l'œuvre de son ami Malraux. Lors de la campagne de France, il est à nouveau volontaire pour servir dans la chasse. Il s'illustre au combat et devient l'un des trois pilotes de l'armée française à avoir obtenu une victoire dans chacune des guerres mondiales.

Pierre Beucler et Gaston Vedel

La Grande Guerre des Compagnons est celle des trajectoires météoriques et des d'hyperboles : le plus jeune pilote, la plus grande bataille, etc. Ou l'un des plus jeunes chevaliers de la Légion d'honneur comme Pierre Beucler à 20 ans, avec 2 victoires aériennes (croix de guerre, 5 citations). Mais aussi Gaston Vedel, un des plus jeunes engagés, né en 1899, qui va devenir un des pionniers de l'aéropostale. Tous ces jeunes qui font la guerre entre 17 et 20 ans ont ce goût de l'action, de l'aventure et du combat déjà chevillé au corps.

1. MALRAUX Alain, *Malraux raconté par ses proches,* Editions Ecriture, Sl., 2017.
2. Ibid.

Le prince Albert d'Angleterre

Autre parcours hyperbolique : celui du futur roi George VI d'Angleterre qui n'est alors pas censé régner. Il participe au plus grand engagement naval de la Première Guerre mondiale : la bataille du Jutland entre la *Royal Navy* britannique et la Marine impériale du Kaiser. Albert est canonnier sur le *HMS Collingwood*. C'est l'âge d'or des *dreadnoughts*, ces nouveaux cuirassés du XXe siècle, avant que le destin du B*ismarck* et du *Yamato* mette fin à leur épopée.

Raphaël Folliot

Alors qu'il habite en Russie où son père donne des cours de français, il n'hésite pas à traverser la Scandinavie pour se rendre à Brest et répondre à sa convocation. Il est l'un des premiers à entrer dans Douaumont lors de la reprise du fort en 1916.

Joseph Putz

Un autre brigadiste, le Compagnon Joseph Putz, appelé de la classe 1915 dans l'infanterie termine la guerre avec la Légion d'honneur, la croix de guerre et 5 citations. D'après le Compagnon de la Libération Raymond Dronne, son engagement dans la Guerre d'Espagne aurait inspiré Ernest Hemingway pour le personnage de Robert Jordan dans *Pour qui sonne le glas*[3].

Ernest Pruvost

Les futurs Compagnons qui ont participé à la Première Guerre mondiale n'étaient pas tous des « poilus » de l'armée régulière. Certains ont combattu derrière les lignes ennemies, comme Ernest Pruvost dont le parcours est similaire aux jeunes qui refusent le STO pendant l'Occupation. En 1914, il a 18 ans lorsque les troupes impériales occupent sa Champagne natale et ne veut pas travailler pour l'Allemagne. Il est envoyé en bataillon disciplinaire à Sedan d'où il s'évade en 1917 pour aller noyer les mines que les Allemands ont posé sur les ponts de l'Oise. Un sabotage qui va permettre à l'Armée française de passer la rivière.

Paul Flandre

Les artilleurs ne sont pas en reste. Le Compagnon Paul Flandre s'engage à 19 ans dans l'artillerie lourde. Il prend part au début de la bataille du chemin des Dames où l'artillerie française tire 1 million d'obus en 10 jours. Tous ces Compagnons auront eu une expérience du feu et on sait la violence des batailles d'artillerie de la Première Guerre mondiale.

Paul Jonas

Autre artilleur qui participe à la fin de la bataille du chemin des Dame dans ce qui a été la plus intense préparation d'artillerie de toute la guerre : 18 000 pièces qui tirent 3 millions de projectiles sur un front de 12 km pendant 5 jours. A titre de comparaison, la grande batterie à Waterloo un siècle auparavant représente 80 bouches à feu sur une largeur de 500 m.

3. MESQUIDA Evelyn, *La Nueve 24 août 1944. Ces républicains espagnols qui ont libéré Paris,* Le Cherche Midi, Paris, 2011.

Les témoignages

Les raisons de l'engagement des futurs Compagnons durant la Première Guerre mondiale sont mal connues. Si l'on peut émettre des hypothèses, les témoignages directs sont rares. Cependant, certains Compagnons ont laissé des traces écrites de leur Grande Guerre qui nous permettent de mieux appréhender leurs motivations.

Paul Jonas a laissé de l'expérience de ses combats un témoignage intéressant, dans ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas. Mais c'est un récit assez laconique qui ne donne pas la cause de son engagement. Qu'est-ce qui a motivé ces jeunes gens de 18 ans à entrer volontairement dans une guerre déjà particulièrement meurtrière ? Si trop peu de récits nous éclairent sur ce point, demeure pour nous l'impression diffuse mais tenace qu'entre 1914 et 1940, leur choix est une pente naturelle de leur caractère, une volonté propre de s'engager, de servir et surtout de défendre la France.

Comme nous l'avons évoqué, Paul Jonas voulait servir dans l'aviation mais son père a préféré qu'il s'engage dans l'artillerie. Sur la cinquantaine de pages de son témoignage[1] qui s'achève à la fin de la Seconde Guerre mondiale, la Grande Guerre n'en occupe qu'une dizaine. Il ne raconte pas vraiment sa guerre mais deux moments clés se dégagent : lorsqu'il devient artilleur et lorsqu'il est breveté pilote. Durant ses classes, il doit s'occuper des chevaux de l'artillerie hippomobile. Il se plaint des odeurs qui le suivent partout, au point que les passants incommodés s'écartent devant lui lorsqu'il sort dîner avec ses parents. En effet, comme il le dit lui-même, « je suis un garçon de la ville » et son profil correspond aux jeunes sportifs, éduqués et urbains qui se sont engagés dans l'aviation. En mars 1917, lorsqu'il est envoyé au front servir les pièces de 75 mm, il reconnaît avoir « l'une des plus belles joies de ma vie, celle d'être nommé canonnier de 1ère classe ».

Après avoir finalement été breveté, il se plaint de se voir proposer le poste d'observateur qu'il trouve « tout à fait inintéressant » car il voudrait être pilote de chasse.

Quant au général de Gaulle, son récit dit tout parce qu'il ne dit presque rien. Dans les *Mémoires de guerre*[2], l'évocation de la Grande Guerre tient en une phrase. Ce silence montre l'humiliation d'avoir été capturé par l'ennemi et la frustration de n'être pas parvenu, en dépit de ses tentatives répétées, à s'évader pour reprendre la lutte. Jeune saint-cyrien en 1914, il n'a pas pu servir la France de la manière dont il l'aurait souhaité. De cette expérience malheureuse est sans doute en partie né son refus absolu de la défaite qui aboutit à faire de lui l'âme de la Résistance.

1. Archives de la famille de Paul Jonas
2. *Op. cit.*

DIMANCHE 12 Décembre 1915. Supplément au nº 107 du "MIROIR".

Mes Mémoires

(1914-1915)

PAR

ÉMILIENNE MOREAU

L'HÉROINE DE LOOS, ÉMILIENNE MOREAU, ÉCRIVANT SES "MÉMOIRES"

***Mes mémoires (1914-1915)* par Émilienne Moreau, Supplément du nº 107 du *Miroir du Dimanche*,**
12 décembre 1915.

Le témoignage que livre Émilienne Moreau est intéressant à plusieurs titres. C'est d'abord une œuvre de commande faite à une toute jeune femme pour des raisons évidentes de propagande. Elle a 16 ans lorsque la maison familiale près de Lens, à Loos-en-Gohelle, est occupée par les Allemands. La famille n'a rien à manger et son père meurt de faim et de mauvais traitements. Son frère tombe au front en 1915 et la maison se transforme en hôpital de fortune. Lors des combats de reconquête du village en septembre 1915, elle fait le coup de feu avec les Écossais du 9e Black Watch et tue deux Allemands. Elle reçoit la croix de guerre à Versailles parce que l'empereur Guillaume avait fait savoir par l'entremise du roi d'Espagne que si elle était décorée dans la cour d'honneur des Invalides, tout français capturé par les troupes allemandes serait considéré comme franc-tireur et fusillé.

La jeune Émilienne devient « l'héroïne de Loos » et *le Petit Parisien* la rétribue pour faire le récit de sa guerre qu'il publie dès décembre 1915 sous forme de feuilleton dans son supplément hebdomadaire, *Le Miroir*[3]. C'est un récit patriotique à la fois vengeur, modeste, exalté et espiègle. Portant le deuil de son frère et de son père, elle y fait preuve d'une certaine jubilation en expliquant qu'elle veut devenir institutrice pour enseigner la haine des Allemands, cet « abominable peuple à l'égard de qui l'oubli et le pardon sont toujours impossibles »[4]. Elle se moque aussi des soldats ennemis qui occupent sa maison et s'y comportent comme chez eux. L'un d'eux, qu'elle appelle sarcastiquement « Herr Doktor », prend prétexte à venir chez la famille Moreau pour pratiquer son français et se faire corriger ses fautes. Émilienne raconte qu'elle prend plaisir à lui confirmer comme exactes les tournures fautives les plus ridicules.

3. MOREAU Émilienne, « Mes Mémoires (1914-1915) », *Le Miroir*, supplément, n°107, 12 décembre 1915.
4. Ibid

Ci-contre
Paul Jonas de corvée de soupe à Fontainebleau en 1916

Versailles, 27 novembre 1915, Émilienne Moreau vient de recevoir la croix de guerre.

D'autres récits sont plus désespérés, comme ceux de Joseph Hackin et de René Cassin. Ce dernier, grièvement blessé au début de la guerre, livre une évocation frappante des combats : « J'ai vu les journées de la Marne, j'ai vu les obus lourds et les shrapnels s'abattre sur nos sections parmi les gerbes dorées des moissons ou aux lisières des bois. J'ai encore présent à l'esprit ces terribles nuits d'offensives au corps à corps illuminées par l'incendie de nos villages »[3].

Chez Joseph Hackin, un pessimisme naît de son expérience du feu, sans héroïsme ni exaltation. En 1936, il écrit : « Le spectacle que les gens de ma génération ont eu sous les yeux n'est pas de nature à nous faire oublier le sort malheureux de l'humanité. Nous n'avons connu ni anesthésique ni euphorie. J'ai fait la guerre à 26 ans et je n'y ai trouvé aucune raison particulière d'optimisme métaphysique, aucune source d'enchantement »[4].

Autant de témoignages qui rappellent la brutale réalité de la première guerre internationale de l'ère industrielle, celle vécue par les fantassins, les « poilus », qui ont subi dans leur chair les combats de la Grande Guerre.

3. AGI Marc, *René Cassin fantassin des Droits de l'Homme*, Plon, Paris, 1979.
4. DIOLÉ Philippe, « Leurs raisons de vivre : Joseph Hackin », *Beaux-arts*, n°158, 10 janvier 1936.

même travail, c'est-à-dire qu'il fallait suivre l'Infanterie en établissant des liaisons avec l'Artillerie.

Quelques jours après - sur une ancienne demande que j'avais faite - je fus muté dans l'Aviation. Après quelques jours de cours de théorie à DIJON, je fus envoyé à ETAMPES, où je reçue le baptême de l'air et, en quelques mois, passai mes épreuves de Pilote sur CAUDRON G.3.

Après avoir obtenu mon brevet de pilote, je fus envoyé au Camp d'AVORD pour me perfectionner sur avion NIEUPORT. J'allais sortir pour être envoyé au Front dans une Escadrille de Chasse quand j'appris que j'avais été nommé Elève-Officier à l'Ecole d'Artillerie de FONTAINEBLEAU. Je m'y rendis et, après trois mois d'études, sortis Aspirant. J'aurais voulu, à ce moment-là, retourner dans l'Aviation, mais on ne voulait me renvoyer dans cette Arme que comme Observateur, et non pas comme Pilote, ce qui était tout-à-fait inintéressant.

Je renonçai donc à l'Aviation et, du reste, fus envoyé au Front, à mon ancien Régiment du 32ème d'Artillerie, où je devins Aspirant à la troisième Batterie.

Feuille extraite du Journal de Paul Jonas

Casque Adrian, modèle 1915, ayant appartenu à Pierre Fourcaud

Les blessés

QUELQUES EXEMPLES

65 des Compagnons de la Grande Guerre qui cumulent 103 blessures font partie des 27 millions de blessés par l'utilisation massive de l'artillerie, les nouvelles armes que sont les gaz de combat, l'aviation et les blindés.

Parmi eux, le capitaine Raoul Magrin-Vernerey, futur gouverneur des Invalides, jeune saint-cyrien et l'une des plus belles figures de l'infanterie (Légion d'honneur, 11 citations, 7 blessures : cuisse fracturée par balle, bras droit brisé par l'explosion d'une grenade, deux blessures à la tête imposant deux trépanations, les yeux brûlés par des gaz, réformé avec une invalidité de 90 %). Ses blessures graves ne l'empêcheront pas de combattre durant la campagne de France puis dans la France libre, sous le nom de Monclar, au sein de la 13e DBLE, démontrant un caractère trempé au feu et une endurance peu commune.

Louis Finet, engagé dans l'infanterie puis combattant dans l'aviation, est gazé et perd la vue. Il devient le président de l'Union des aveugles de guerre de Savoie. Les amitiés forgées sur le champ de bataille ne disparaissent pas à l'armistice et se maintiennent pendant la Seconde Guerre. Pendant l'Occupation, il entre dans la Résistance et devient membre du BCRA par l'entremise de camarades qu'ils rencontrent à l'occasion de réunions d'anciens combattants.

Autre blessé célèbre de la guerre, le lieutenant de Lattre de Tassigny (8 citations, 5 blessures). Il reçoit sa deuxième blessure de la lance d'un Uhlan bavarois, lors de combats sabre au clair comme Ney à Waterloo ou la charge de Reichshoffen à travers les houblonnières d'Alsace.

Le Compagnon Pierre Fourcaud, lui, est blessé trois fois. Son casque Adrian porte les traces de sa blessure reçue à la tête le 2 avril 1918 durant l'offensive du Printemps, lorsque les Allemands cherchent à percer le front français.

Médaille de blessés de Raoul Magrin-Vernerey

Henri d'Astier de la Vigerie en 1917

Les conséquences

Les conséquences des blessures subies ne perdurent pas seulement sur les corps, elles tracent parfois des itinéraires politiques.

René Cassin, 2e classe qui se définissait comme « un obscur soldat dans une immense armée »[1], est blessé au ventre en octobre 1914 par une mitrailleuse allemande. Mutilé à 65%, sa blessure lui impose de porter toute sa vie une ceinture abdominale. Pendant sa convalescence il prend conscience que les blessés de guerre (qui pour la plupart n'ont pas beaucoup d'instruction) ne sont pas toujours armés pour faire valoir leurs droits d'anciens combattants. Il fonde alors l'Union fédérale des anciens combattants et mutilés de guerre qui va devenir une des plus grandes associations d'anciens combattants de l'entre-deux guerre. En 1926, il crée aussi le troisième office de l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre et va prendre part au Conseil supérieur des pupilles de la Nation. Pour lui, « il ne suffit pas d'aspirer à la paix, il faut aussi la préparer par des actes et la mériter »[2].

Pour René Cassin ou de Lattre de Tassigny, qui a souffert toute sa vie de sa blessure au poumon, on peut penser que les douleurs éprouvées ont été l'aiguillon de leur action politique ou militaire. Le parcours de René Cassin est éclairant à cet égard : de la bataille de la Marne à la Société des Nations, de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme en 1948 au prix Nobel de la paix en 1968, son action politique a été inspirée par l'expérience de la Première Guerre mondiale.

1. *Ici-Paris*, du 2 au 8 septembre 1964 ; cité dans AGI Marc, *René Cassin fantassin des Droits de l'Homme*, *op. cit.*
2. CASSIN René, *Les anciens combattants français de la SDN*, UF, Paris, 1925 ; cité dans AGI Marc, *René Cassin fantassin des Droits de l'Homme*, *op. cit.*

La Grande Guerre : une source d'inspiration

L'engagement dans la Seconde Guerre mondiale des Compagnons de la Libération qui n'ont pas - parce qu'ils étaient trop jeunes ou pas encore nés - connu la Grande Guerre a pu malgré tout être influencé par l'expérience familiale du premier conflit mondial. Les exploits de leurs aînés ont été l'une des motivations premières de leur engagement. C'est pourquoi il nous a semblé utile de donner la parole à quelques-un de ces jeunes - et parfois très jeunes gens - qui se portèrent volontaire dès 1940 pour la Libération de la France.

La génération des cadres de la Résistance et plus encore de la France libre, fut celle de la Grande Guerre. René Cassin, architecte juridique de la France libre qui négocie avec Churchill, est membre du Conseil de défense de l'Empire puis commissaire national. Pierre Viénot, ambassadeur de la France libre, s'est engagé au 30e régiment d'artillerie coloniale. Le général Delestraint, chef de l'Armée secrète ; le général Sicé aussi ; comme les généraux Catroux, De Larminat, Legentilhomme qui siègent au Conseil de défense de l'Empire ; le général Valin, les amiraux Auboyneau et Thierry d'Argenlieu, premier chancelier de l'Ordre de la Libération, le général François d'Astier de la Vigerie, commandant supérieur des troupes françaises en Angleterre, son frère Henri, créateur du réseau Orion, Berty Albrecht, co-fondatrice du mouvement Combat - tous ont été des acteurs de la Première Guerre mondiale. Ces grandes figures ont encadré les jeunes, ceux qui avaient vingt ans en 1940. C'est à dire la génération de Daniel Cordier, Fred Moore, Hubert Germain, Pierre Simonet, Louis Cortot, tous élevés dans le souvenir de la Grande Guerre. Une génération semblable à celle décrite par Musset au début de *Confession d'un enfant du siècle*[1], celle des enfants qui voient revenir des guerres napoléoniennes leurs pères ensanglantés. Il évoque « une jeunesse soucieuse » assise « sur un monde en ruine », qu'il est possible de comparer à la génération des Compagnons de la Libération nés après le premier conflit mondial. Les questionnaires du BCRA (qui interrogeait les volontaires de la France libre) et les travaux récents d'historiens montrent que l'engagement dans la France libre est motivé à 80% par des raisons patriotiques[2] parmi lesquelles se trouvent le souvenir des anciens de 14-18.

Un quart des engagés volontaires de la France libre sont des orphelins de guerre. À leur image : Émilienne Moreau, Jean Bécourt-Foch (son père Paul Bécourt est tué en 1914 en même temps que son beau-frère, le fils du maréchal Foch) que son grand-père le maréchal Foch emmenait enfant visiter les champs de bataille de la guerre, Jean d'Hers (père réformé, puis engagé volontaire et tué à Verdun), Georges Héritier, Henri Malin (père tué en 1914), Etienne Schlumberger, Jean-Pierre Vernant (père engagé volontaire, tué en 1915), Marius Guyot (père tué en 1918).
Les autres ayant pour la plupart eu un père soldat de la Grande Guerre : Stanislas Mangin, Hubert Germain, Fred Moore dont le père était officier de la *Royal Navy*, Claude Raoul-Duval, Pierre Ruibet, Pierre Billote, Horace Mallet, Jacques de Vendeuvre, Romain Gary (père mobilisé dans l'armée russe), André Salvat (père mutilé).

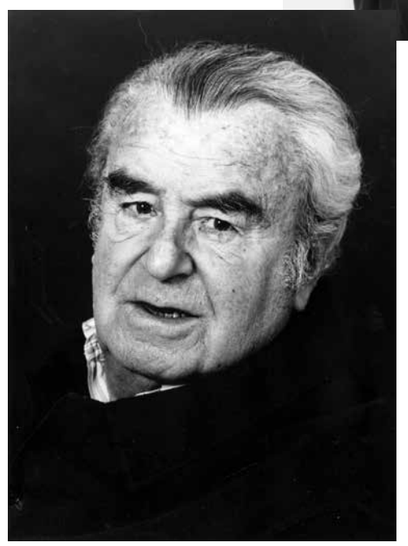
1. MUSSET Alfred, *La Confession d'un enfant du siècle,* Gallimard, Paris, 1973.
2. MURACCIOLE Jean-François, *Les Français libres. L'autre résistance,* *op. cit.*

Henri Malin
(1912-2003, officier de chars)

« Moi, j'ai mis les voiles, le revolver à la main. Etre fait prisonnier sans avoir tiré un coup de feu, cela n'allait pas. J'étais pour continuer la guerre, mon père avait été tué en 14, la veille de l'armistice. J'ai dit : je veux aller en Angleterre. »

Marius Guyot
(1918-2006,
mécanicien mitrailleur)

« Personnellement, j'ai été élevé dans un milieu patriote. Mon père était mort en 1918. Ma mère avait épousé un blessé de 14. La France occupée et ne rien faire : c'était impossible. »



Jean-Pierre Vernant
(1914-2007, commandant des FFI de Haute-Garonne)

« Ce qui a dû peser sur moi, je m'en suis rendu compte plus tard, c'est le fantasme d'un père que j'ai à peine connu. [...] Quand la guerre a éclaté, il s'est engagé volontaire comme deuxième classe dans l'infanterie ; il a été tué dès le début de 1915. Je ne l'ai donc jamais connu, et je me rends compte maintenant que sans avoir eu de père charnel incarné, j'ai toujours eu un père fantasmé.

[...] Une des raisons profondes qui m'ont amené à être ce que j'étais dans mes années de jeunesse fut la guerre de 1914-1918, parce que j'ai aussi été nourri, indépendamment du souvenir de mon père, des récits de mes oncles qui avait fait la guerre dans les tranchées et ça me paraissait quelque chose de terrifiant. »

Daniel Cordier à Delville Camp (Grande-Bretagne) en juillet 1940

Dans ses mémoires, *Alias Caracalla*, Daniel Cordier lève le voile sur cette relation aux anciens de la Grande Guerre. Une relation parfois ambivalente parce qu'elle n'est pas toujours faite d'admiration ou de volonté de les imiter, mais parfois aussi d'exaspération. En 1940 à Londres, il affirme sa volonté de ne surtout pas devenir un ancien combattant « insupportable donneur de leçon »[2]. Il évoque plusieurs fois les anciens de 14-18 « radoteurs » ou « scrogneugneux »[3] et dit souvent qu'il se sent méprisé par eux. Nous sommes assez loin de l'exaltation de l'héroïsme des combattants dont on aurait pu croire qu'elle animait le jeune et fervent Daniel Cordier. Mais cette relation évolue durant la guerre. Lors de son séjour à Old Dean, l'entrainement dans la boue lui donne « une idée de ce qu'ont pu vivre nos aînés »[4]. C'est là qu'il vend la mèche : « Tous nos pères avaient fait la Grande Guerre »[5]. Depuis qu'Enée a quitté Troie en flammes portant son père Anchise sur ses épaules, nous savons le poids de la piété filiale et la volonté de se hisser au moins à la hauteur de ce qu'ont pu faire nos ancêtres. Et surtout de s'en montrer digne – a fortiori s'ils sont morts au combat.

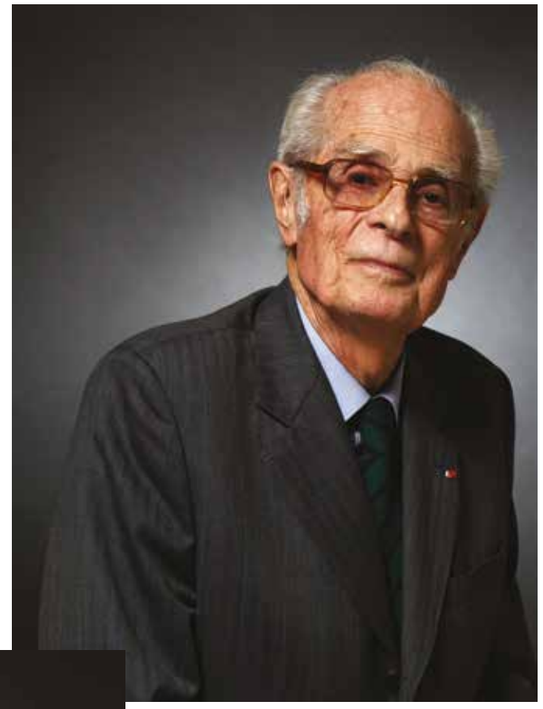
À mesure que les mois passent, le jeune Français libre évoque sa volonté de prouver sa valeur aux anciens combattants qui restent pour ces jeunes résistants, quoi qu'il en soit, le point de comparaison. Lorsqu'il fait mention de la France occupée, ce n'est pas pour se lamenter des troupes allemandes sur les Champs-Elysées ou du drapeau nazi qui flotte sur l'Assemblée nationale, il déplore que les « Boches ont annexé le Soldat inconnu, scellant l'inutilité du million et demi de morts de la guerre de 14-18 »[6]. La rencontre avec Rex, dont Daniel Cordier ne sait pas qu'il est Jean Moulin, révèle un passage assez émouvant. Comme le chef de la Résistance appartient à la génération des anciens de 14-18, le jeune homme cherche sur son visage les traces de la Grande Guerre. Il croit apercevoir sous sa mâchoire une cicatrice, la même que son beau-père, combattant de Verdun. Cicatrice qui est pour Daniel Cordier « la signature élégante de l'héroïsme »[7].

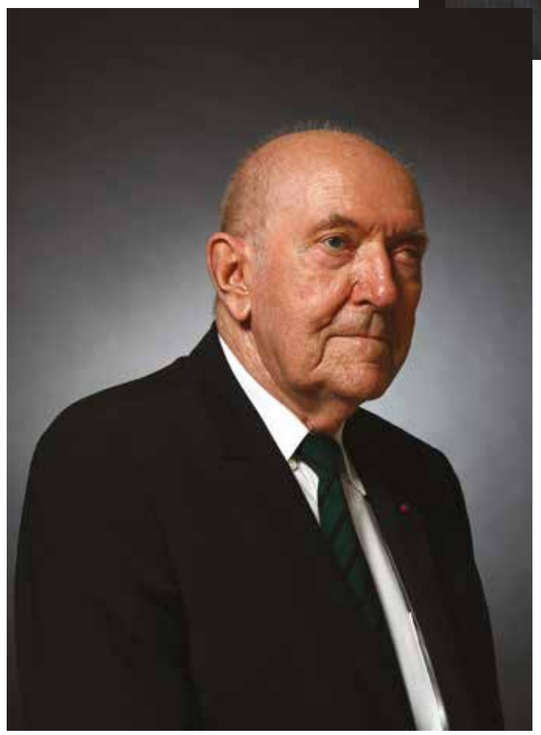
Avec une moyenne d'âge de 30 ans en 1940, la grande majorité des Compagnons de la Libération a grandi dans l'ombre du souvenir de la Grande Guerre. La figure des anciens combattants est leur statue du Commandeur. A l'image de la société française de l'entre-deux guerres, ils se sont construits, à des degrés et dans des sens divers, avec les marques profondes laissées par le conflit, alors le plus meurtrier de l'Histoire.

2. CORDIER Daniel, ***Alias Caracalla,*** *Gallimard, 2009.*
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*
7. *Ibid.*

Claude Raoul-Duval
(1919-2018, pilote de chasse)

« Dans ma famille nous n'avions aucun sentiment antiallemand ; mon arrière-grand-mère était allemande et mon père parlait allemand. Très souvent à la maison mon père réunissait ses camarades. Tous avaient fait la Grande Guerre et ensemble, ils évoquaient surtout le froid, la boue, les rats, la puanteur de la vie dans les tranchées. C'est ce qui m'a convaincu que, si je devais me battre, je choisirais une autre arme. »





Louis Cortot
(1925-2017, résistant FTP-FFI)

« Dans ma famille et à l'école de la République, j'ai été averti des horreurs de la guerre. Mon oncle né en 1856 me rappelait la guerre de 1870 ; mon père, c'était celle de 14-18 ; et moi j'ai connu celle de 39-45. Je dis tout cela car la vie est une lutte continuelle – à toutes les époques. Notre belle devise « Liberté, Egalité, Fraternité », inscrite aux frontons de nos mairies, c'est bien mais cela ne suffit pas. Il faut l'appliquer et surtout la défendre. »

Conclusion

L'intensité des combats de la Grande Guerre est telle que pour le Compagnon de la Libération Eugène Chavant, chef civil du maquis du Vercors, « toute la Résistance, ça ne vaut pas six jours de Verdun »[1]. Un siècle après la fin du premier conflit mondial, ces combats sont une réalité lointaine, sinon insaisissable pour nos contemporains.

De même que nous ne pouvons avoir qu'une idée vague de ce que cela peut représenter d'avoir connuau cours d'une même vie, Le Chemin des Dames et Bir Hakeim, Verdun et les camps de concentration. Les Compagnons de la Libération qui ont traversé les deux guerres mondiales, cet « âge des extrêmes »[2], ont mené une vie d'engagement et demeurent un modèle de courage, de volonté, d'ardeur et de ténacité. Ils ont fait partie des cadres d'une France libre indépendante et d'une Résistance organisée. Ces hommes et ces femmes, jeunes pilotes aristocrates, poilus, marins, artilleurs, cavaliers, officiers ou soldats du rang, engagés volontaires ou appelés, ont été le fer de lance de cette « chevalerie exceptionnelle » qu'est l'Ordre de la Libération.
On connaît la phrase célèbre de l'historien Jean-Jacques Becker : « La France debout de 1918 annonce la France battue de 1940 »[3]. Nous espérons avoir pu brosser ici le tableau encore incomplet mais cependant saisissant de ceux qui jamais n'acceptèrent d'être battus, mais qui, selon les mots du général de Gaulle, « ont trouvé au bout de [leurs] peines la plus grande gloire du monde, celle des hommes qui n'ont pas cédé »[4].

1. VERGNON Gilles, Eugène Chavant. *Du « poilu » au chef de maquis,* Musée de la Résistance et de la déportation de l'Isère, 2014.
2. HOBSBAWM Eric, *L'âge des extrêmes : le court XX^e siècle, 1914-1991,* Editions Complexe, Bruxelles, 1999.
3. BECKER Jean-Jacques, *Les Français dans la Grande Guerre,* Laffont, Paris, 1980.
4. Communiqué aux troupes à Brazzaville pendant la revue du 14 juillet 1941, in DE GAULLE Charles, *Discours et messages 1. Pendant la guerre,* Plon, Paris, 1970.

À travers 25 exemples,
nous présentons ici la diversité
des armes et des situations du fantassin,
aviateur, cavalier, médecin, artilleur ou marin.

Cet aperçu vise à rappeler le parcours
d'exception de ces combattants
des deux guerres mondiales et leur
« vie d'engagement » dont les principes
sont les bases fondatrices
de notre citoyenneté actuelle.

2

PORTRAITS DE COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION

Berty Albrecht
(15 fév. 1893 - 31 mai 1943)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 26 août 1943

Résidant à Londres en 1914, elle choisit de rentrer en France pour servir comme infirmière de la Croix-Rouge lorsque la guerre éclate. Elle exerce dans plusieurs des hôpitaux de Marseille, sa ville natale, ou elle voit continuellement arriver des blessés, mutilés, invalides, « gueules cassées », auxquels elle apporte un soutien moral et physique. Les horreurs de la guerre et les femmes qui remplacent les hommes partis au front, forgent chez elle la conviction que l'émancipation de tous doit passer par celle des femmes. Aussi, elle adhère après-guerre à la Ligue des droits de l'Homme puis vient en aide à des antinazis allemands et à des républicains espagnols exilés en France.
Elle accomplit ses premiers actes de résistance dès l'été 1940 avant de cofonder, avec son ami Henri Frenay, le mouvement Combat. Arrêtée plusieurs fois en 1942, évadée puis reprise par la Gestapo en 1943, elle met fin à ses jours pour ne rien dévoiler à ses bourreaux.

Photographie de Berty Albrecht figurant sur son livret de l'association des Dames Françaises (Croix Rouge du Comité de Marseille).

Henri Adeline
(8 mai 1898 - 1er mai 1971)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 28 mai 1945

Né à Verdun en Lorraine, il choisit le métier des armes et s'engage à 18 ans pour la durée de la guerre. En août 1917, il est versé comme aspirant au 278e régiment d'infanterie. Son unité participe à la bataille des observatoires qui consiste pour l'armée française à prendre possession des hauteurs du Chemin des Dames (Aisne). Il s'illustre en juin 1918 dans l'Argonne puis, le mois suivant, durant la seconde bataille de la Marne où il est blessé. « Officier d'une valeur militaire exceptionnelle », il poursuit sa carrière après la guerre. En juin 1940, encerclé, il refuse de se rendre et rejoint à pied la zone non-occupée à plus de 250 km. Servant dans l'Armée d'armistice, il entre dans la Résistance après l'invasion de la zone sud par les Allemands en novembre 1942. À la tête des FFI du Sud-Ouest, faiblement armés et très inférieurs en nombre, il réduit les poches de l'Atlantique (La Rochelle, Royan) tout en préservant les ports stratégiques. Il termine la guerre avec le grade de général de brigade.

Fort de Liez (Oise), septembre 1917, l'aspirant Henri Adeline au front.

François d'Astier de la Vigerie
(7 mars 1886 - 9 oct. 1956)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 8 novembre 1944

Lieutenant sorti de Saint-Cyr, il prend part aux premiers combats de la Grande Guerre dans la cavalerie avant de demander à servir dans l'aviation en décembre 1915. Pilote de chasse, promu capitaine, il vole sur des biplans Nieuport et SPAD au sein de l'escadrille 65 puis comme commandant de l'escadrille 88. « Pilote de chasse brave, hardi et plein de sang-froid », il obtient plusieurs victoires confirmées et 7 citations ; il est blessé deux fois au-dessus des lignes ennemies lors des batailles de la Somme en 1916 et du Chemin des Dames en 1917. Après la guerre, il poursuit sa carrière militaire. Général, il dirige la bataille aérienne de France lors de la campagne de mai-juin 1940. Entré tôt en résistance, il rejoint le général de Gaulle à Londres en 1942 et devient notamment commandant supérieur des troupes françaises en Grande-Bretagne. Nommé ambassadeur à la fin de la guerre, il reste toute sa vie fidèle aux vues politiques du chef de la France libre.

Capitaine d'Astier de la Vigerie, commandant de l'escadrille N88/SPA88 pose devant son Nieuport 17 sur le terrain de Chaux (Belfort).

René Cassin
(5 oct. 1887 - 20 fév. 1976)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 1er août 1941

Mobilisé en 1914 comme caporal-chef au 311e régiment d'infanterie, il participe à la bataille de la Marne. De ces violents combats, il garde toute sa vie à l'esprit « ces terribles nuits d'offensive au corps à corps, illuminées par l'incendie de nos villages ». En octobre 1914, il reçoit une grave blessure aux jambes et au ventre lors de la prise de Saint-Mihiel par les Allemands. Mutilé à 65%, réformé, il retourne à la vie civile où sa formation de juriste lui permet d'œuvrer à l'amélioration des conditions de vie des blessés, veuves et orphelins de guerre. À partir de 1922, il préside l'Union fédérale des Mutilés et Veuves de Guerre. Antinazi convaincu, il rejoint l'Angleterre en juin 1940 et se met au service du général de Gaulle. A Londres, il est l'architecte juridique de la France libre. Vice-président du conseil d'État après la guerre, le prix Nobel de la paix couronne en 1968 la carrière de cet humaniste, promoteur de la concorde universelle et des valeurs de la République pour laquelle il a tant œuvré. En 1987, il est inhumé au Panthéon.

René Cassin blessé à Chauvoncourt dans la Meuse le 12 octobre 1914.

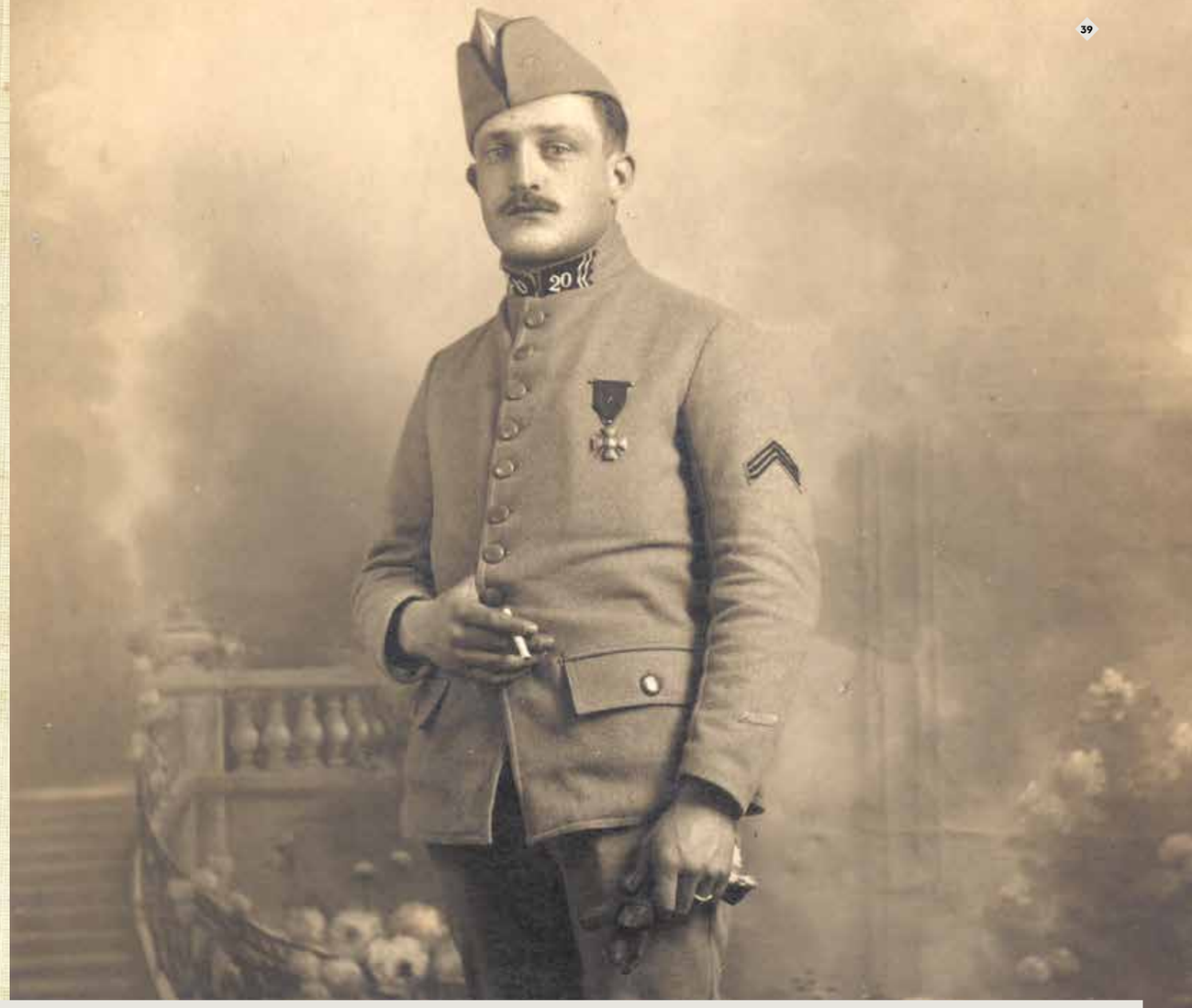
Claude Chandon
(29 oct. 1894 - 6 août 1944)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 1er février 1941

Étudiant, ajourné du service militaire pour raisons de santé, il réussit à être incorporé fin 1914. Simple soldat, il rejoint le front en avril 1915 avec le 408e régiment d'infanterie qu'il ne quittera plus. Son courage au feu, son ardeur, ses capacités de commandement lui valent une rapide promotion comme officier. En octobre 1916, sous la pluie et dans la boue, il enlève une tranchée ennemie avec sa compagnie lors de la grande offensive de la Somme, bataille sanglante comme peu d'autres au XXe siècle. Grièvement blessé, il termine la guerre comme commandant de compagnie avec sept citations et la Légion d'honneur.
Depuis la Guyane où il s'est installé, il répond immédiatement à l'appel du 18 juin 1940. Après avoir tenté en vain de rallier le territoire à la France libre, il réussit à conduire jusqu'au Gabon, en 1941, une centaine de volontaires guyanais. Il trouve la mort en Bretagne en août 1944, abattu par un officier allemand au-devant duquel il se porte afin d'épargner la vie des volontaires féminines qui l'accompagnent.

Claude Chandon en février 1918.



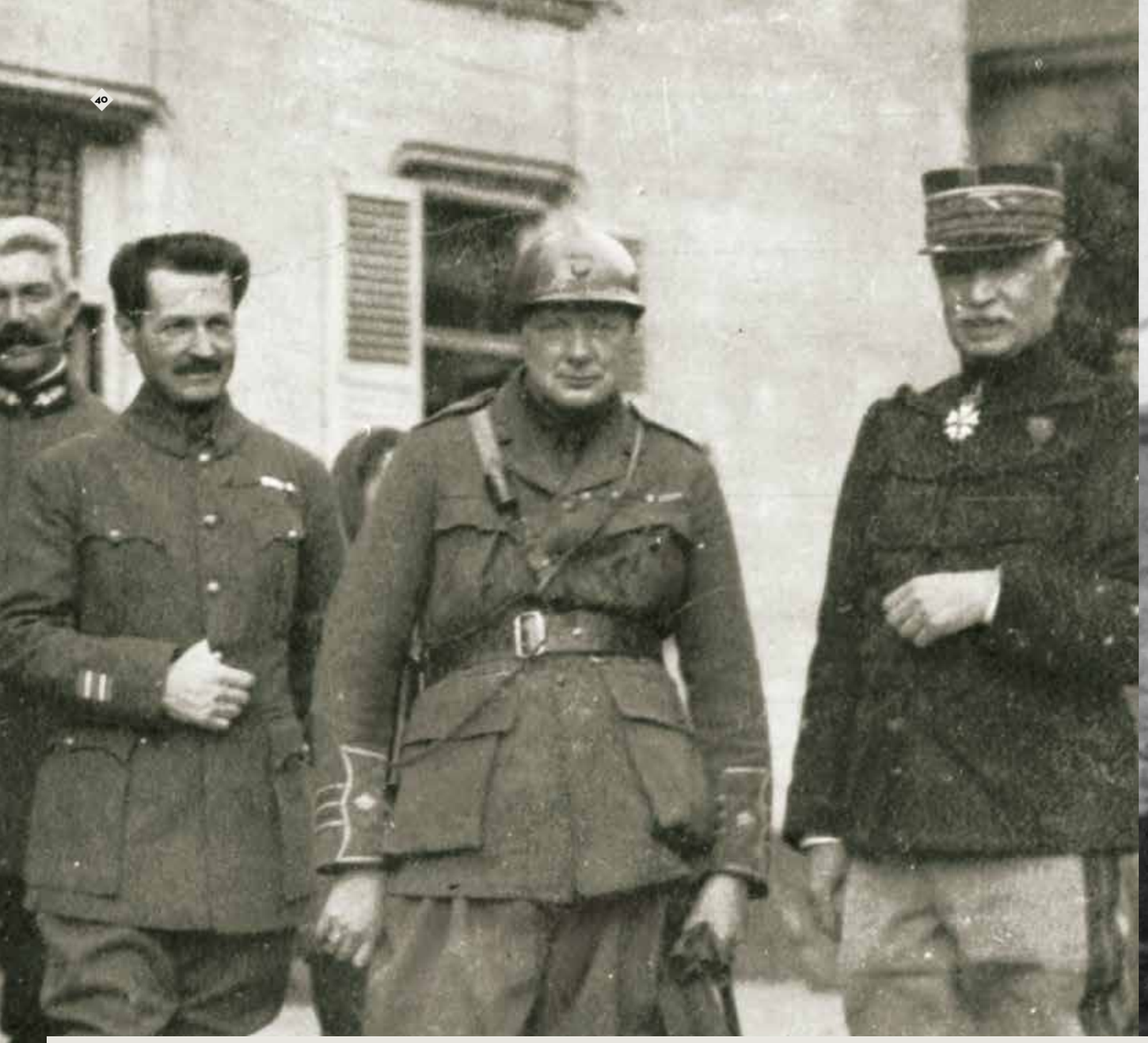
Eugène Chavant
(12 fév. 1894 - 28 janv. 1969)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 20 novembre 1944

Engagé dans l'armée en 1912, il monte en première ligne dès l'été 1914 avec le 11e régiment de dragons. Son unité se distingue à la bataille de la Marne et lors de la « course à la mer » où les dragons chargent l'ennemi lance au poing. En janvier 1917, il rejoint le 20e bataillon de chasseurs à pied. Avec ce corps d'élite, il prend part aux combats du Chemin des Dames dans l'Aisne puis de Champagne lors de l'ultime tentative allemande pour percer le front français. « Exemple vivant du devoir », le sergent Chavant refuse d'être évacué lorsqu'il est gazé près de Soissons en 1918. Médaillé militaire avec 3 citations à sa croix de guerre, il quitte l'armée en 1919. Cafetier et élu local, il entre en résistance en février 1941 dans la région de Grenoble. En 1943, il devient le chef civil du maquis du Vercors où il assure la logistique et l'intendance pour des combattants qui manquent de tout. En juillet 1944, il parvient à évacuer de nombreuses femmes et enfants alors que les Allemands s'apprêtent à prendre le maquis d'assaut.

Eugène Chavant.



Sir Winston Churchill
(30 nov. 1874 - 24 janv. 1965)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 18 juin 1958

Devenu Premier Lord de l'Amirauté en 1911, dans le prolongement d'une brillante carrière politique, Winston Churchill commence la guerre en tant que responsable de la plus importante flotte militaire du monde. Le désastre des Dardanelles, dont il est tenu responsable, le conduit à démissionner en mai 1915. Commence alors pour lui une terrible période de dépression qu'il parvient à surmonter en prenant la peinture comme exutoire et en rejoignant le Front, de novembre 1915 à mai 1916. Commandant d'une unité d'infanterie dans les Flandres, Churchill se singularise en portant le casque français Adrian, devenu pour lui un moyen de démontrer son admiration pour l'Armée française. Nommé, en juillet 1917, ministre de l'Armement, il sera l'un des artisans de la victoire. Politicien non conformiste, il alerte sur les dangers de l'hitlérisme et dénonce les accords de Munich. Nommé Premier ministre le 10 mai 1940, il «restera dans l'histoire, illustre au premier chef», pour reprendre les termes de sa nomination dans l'Ordre de la Libération, le 18 juin 1958.

Winston Churchill sur le front des Flandres.

Roger Dumont
(17 mai 1898 - 13 mai 1943)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 28 mai 1945

Il n'a que 18 ans lorsqu'il s'engage dans l'armée en octobre 1916. Affecté au 1er groupe d'aviation, il obtient son brevet de pilote en mai 1917 et devient un spécialiste de la chasse aux *Drachen*, les ballons d'observation que les Allemands appellent « dragons » et que les Français ont surnommés « saucisses ».
Ces aérostats captifs gonflés d'hydrogène sont équipés d'une nacelle d'où un observateur guide les tirs d'artillerie et renseigne sur les mouvements de l'armée adverse. Indispensables et donc bien défendus par la DCA et les chasseurs, leur attaque et leur destruction sont particulièrement dangereuses. Pour son courage et son habileté, l'adjudant Dumont reçoit la Médaille militaire et 4 citations. Mobilisé en 1939, il s'engage dans la Résistance dès juillet 1940. Il participe au succès du raid britannique sur la falaise de Bruneval en février 1942 pour la capture d'un radar allemand. Activement recherché, il est dénoncé, rapidement arrêté et fusillé un an plus tard dans la clairière du Mont-Valérien à Suresnes.

Roger Dumont durant la Première Guerre mondiale.

Paul Flandre
(29 mars 1898 - 5 fév. 1978)

Compagnon de la Libération
décret du 7 août 1945

Le jour même où débute l'offensive de l'Aisne en avril 1917, il rejoint le 102e régiment d'artillerie lourde (RAL) comme appelé de la classe 1918.
En préparation de la bataille, l'artillerie lourde a tiré 1,2 millions d'obus en dix jours. Pendant plusieurs mois, Français et Allemands vont ainsi se disputer le plateau du Chemin des Dames.
Paul Flandre participe ensuite aux combats autour de Verdun avec son unité avant de rejoindre le 3e RAL. Il quitte le front à l'été 1918 pour intégrer l'École d'application de l'artillerie. Il est démobilisé en 1920 avec le grade de sous-lieutenant.
Il est entrepreneur en AEF en 1939 lorsqu'il est mobilisé au bataillon de tirailleurs du Gabon dont il est l'un des artisans du ralliement à la France libre. De novembre 1942 au Tchad jusqu'à la fin de la guerre en Allemagne, à la tête du Groupe d'escadron de réparation de la 2e division blindée du général Leclerc, il déploie des trésors d'ingéniosité pour pallier le manque d'hommes et de matériel. Il poursuit après-guerre une carrière politique au Gabon.

Paul Flandre en 1918.

Pierre Fourcaud
(27 mars 1898 - 2 mai 1998)

Compagnon de la Libération
décret du 25 mars 1943

Engagé volontaire à 18 ans, il monte en première ligne à Verdun avec le 116 bataillon de chasseurs à pied. En décembre 1916, il reçoit une première citation pour son courage au feu lors de l'attaque de Bezonvaux. Promu adjudant, il est blessé en avril 1918 lors de l'offensive de la Somme au terme de laquelle l'ambition allemande de percer le front allié est brisée. Refusant d'être évacué, il assure sur place pendant plusieurs jours le commandement de sa compagnie. Nommé sous-lieutenant, il est à nouveau blessé deux fois dans l'Aisne, en septembre 1918, lors des combats contre la ligne de défense Hindenburg. Mobilisé dans l'infanterie en 1939, une blessure par balle reçue le 16 juin 1940 ne l'empêche pas de rejoindre immédiatement Londres.
Il est un des premiers agents envoyés en France pour créer un réseau. Plusieurs fois arrêté, interné et évadé, il effectue trois allers-retours clandestins avec l'Angleterre. Fort de sa longue expérience, il exerce après-guerre importantes au sein des services secrets français.

Pierre Fourcaud en uniforme du 116e bataillon de chasseurs.

Henri Fruchaud
(16 juillet 1894 - 11 août 1960)

Compagnon de la Libération
décret du 16 octobre 1945

Le nombre considérable de 21 millions de blessés pour toute la guerre, victimes de l'utilisation massive de l'artillerie comme de l'apparition d'armes nouvelles : aviation, gaz de combat, chars d'assaut est à la hauteur de la puissance de feu déployée par les belligérants. L'évacuation des blessés est souvent confiée à des étudiants en médecine comme Henri Fruchaud, appelé de la classe 1914. Comme brancardier puis comme médecin auxiliaire, il est présent sur les champs de bataille de la Marne, d'Ypres, d'Artois, de Champagne et de la Somme où il prend tous les risques pour remplir sa mission sous les bombardements. Son courage dans ce poste à hauts risques lui vaut la Légion d'honneur, la Médaille militaire et 4 citations Mobilisé comme médecin en 1939, il entend l'appel du 18 juin 1940 et rejoint Londres. Directeur du service de santé des Forces françaises libres, il prend part à toutes les campagnes d'Afrique puis d'Italie jusqu'en mars 1944 avant d'être nommé en Syrie où il demeure après la guerre.

SM George VI
(4 déc. 1895 - 6 fév. 1952)

Compagnon de la Libération
décret du 2 avril 1960

Le prince Albert reçoit une formation militaire aux *Royal Naval College* d'Osborne et de Dartmouth. En 1913, il embarque comme aspirant sur le *HMS Collingwood*. C'est l'âge d'or des cuirassés et des fameux *dreadnoughts* sortis des arsenaux britanniques. 11 participe comme officier de tourelle à la bataille du Jutland, le plus grand engagement naval de la guerre où s'affrontent la *Grand Fleet* de la *Royal Navy* et la Flotte de haute mer du Kaiser. Il reçoit une citation militaire mais doit quitter les combats pour raisons de santé. Il monte sur le trône d'Angleterre en 1937 sous le nom de George VI après l'abdication de son frère Edouard VII. En 1940, pour donner l'exemple, il refuse de quitter Londres pendant le Blitz. Durant tout le conflit, il se rend sur les lieux bombardés, visite les usines comme les troupes au front, en Europe et en Afrique. Avec la famille royale, il soutient le général de Gaulle. Il représente la résistance des Britanniques aux yeux desquels il est un roi d'autant plus populaire qu'il encourage et rassemble la Nation alors qu'il n'était pas préparé à régner.

Henri Fruchaud.

Le prince Albert, sur le pont du cuirassé *Collingwood*, observant à la lunette marine.

Roger Gérard
(17 mai 1898 - 18 déc. 1968)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 20 janvier 1946

Il s'engage en mai 1916 dans l'aviation comme mécanicien. Il est incorporé au 1er groupe d'aviation en 1917 et obtient son brevet de pilote de chasse en avril 1918.
Le caporal Gérard est affecté à la nouvelle escadrille SPA 168 en octobre 1918.
Le 30 du même mois, il participe à un combat aérien au terme duquel il abat un avion ennemi, sans doute un *Focker D.VII*, ce chasseur en acier redoutable pour les pilotes alliés.
À vingt ans il reçoit sa première citation. Passionné d'aviation, ne cessant jamais de voler, il est mobilisé comme capitaine de l'armée de l'Air en 1939 et abat quatre appareils ennemis durant la campagne de France de 1939-1940. Après l'armistice, il met ses connaissances dans l'industrie aéronautique au service de la Résistance et sert très activement dans un réseau de renseignements militaires. Il recueille des renseignements précieux, notamment sur les premiers avions à réaction de *Messerschmitt*. Il reprend après-guerre ses activités industrielles tout en continuant régulièrement à voler.

Roger Gérard dans son avion Spad.

Alfred Heurtaux
(20 mai 1893- 30 déc. 1985)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 12 juin 1945

Saint-cyrien, sous-lieutenant de Hussards, il est blessé dans les premiers combats de 1914. Passé dans l'aviation, il abat son premier ennemi en mai 1916 puis rejoint le légendaire « Groupe des Cigognes ». As parmi les as dans cette unité d'élite, il vole aux côtés de pilotes d'exception tels René Fonck et Georges Guynemer. Il prend la tête de l'escadrille N3 après l'offensive de la Somme en novembre 1916 et reçoit comme appareil le nouvel et élégant SPADVII. Blessé deux fois en mars puis septembre 1917, il doit être éloigné du front. « Pilote de combat incomparable », virtuose des nouvelles tactiques qui doivent tout à l'audace et à l'habileté des pilotes, il termine la guerre avec le palmarès de 21 victoires homologuées et 16 citations. Démobilisé après la défaite de juin 1940, l'as de la Grande Guerre entre en Résistance en créant le réseau de renseignements Hector. La police militaire allemande le traque et l'arrête en novembre 1941. Il est déporté en Allemagne et interné dans différentes prisons puis au camp de Buchenwald jusqu'à la fin du conflit.

Alfred Heurtaux devant son avion Spad.

Paul Jonas
(8 juin 1898 - 6 juin 1958)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 7 août 1945

A la fin du mois d'octobre 1917, la bataille du Chemin des Dames se conclut par l'offensive victorieuse de la Malmaison. Durant les cinq jours précédant l'assaut, l'artillerie française déclenche un feu d'apocalypse : une batterie gigantesque de 1 800 pièces de tous calibres tire trois millions de projectiles sur un front de 12 km. Au sein du 32e régiment d'artillerie, un jeune engagé volontaire de 19 ans participe alors à la plus intense préparation d'artillerie de toute la guerre. Au printemps 1918, l'offensive allemande porte l'aspirant Jonas devant Noyon où son unité contribue à interdire aux Allemands l'accès à la route de Paris. Quelques mois plus tard, en août, il est victime des gaz de combat à Arsine lors d'une mission de reconnaissance. En août 1941, son statut d'ancien de la Grande Guerre le fait libérer de l'*Oflag* dans lequel il se trouve depuis juin 1940. Il rejoint immédiatement la Résistance, comme chef régional de l'Armée secrète d'abord, puis dans les Forces françaises libres au sein du 1er régiment d'artillerie coloniale.

Paul Jonas au chemin des Dames, 16 avril 1917.

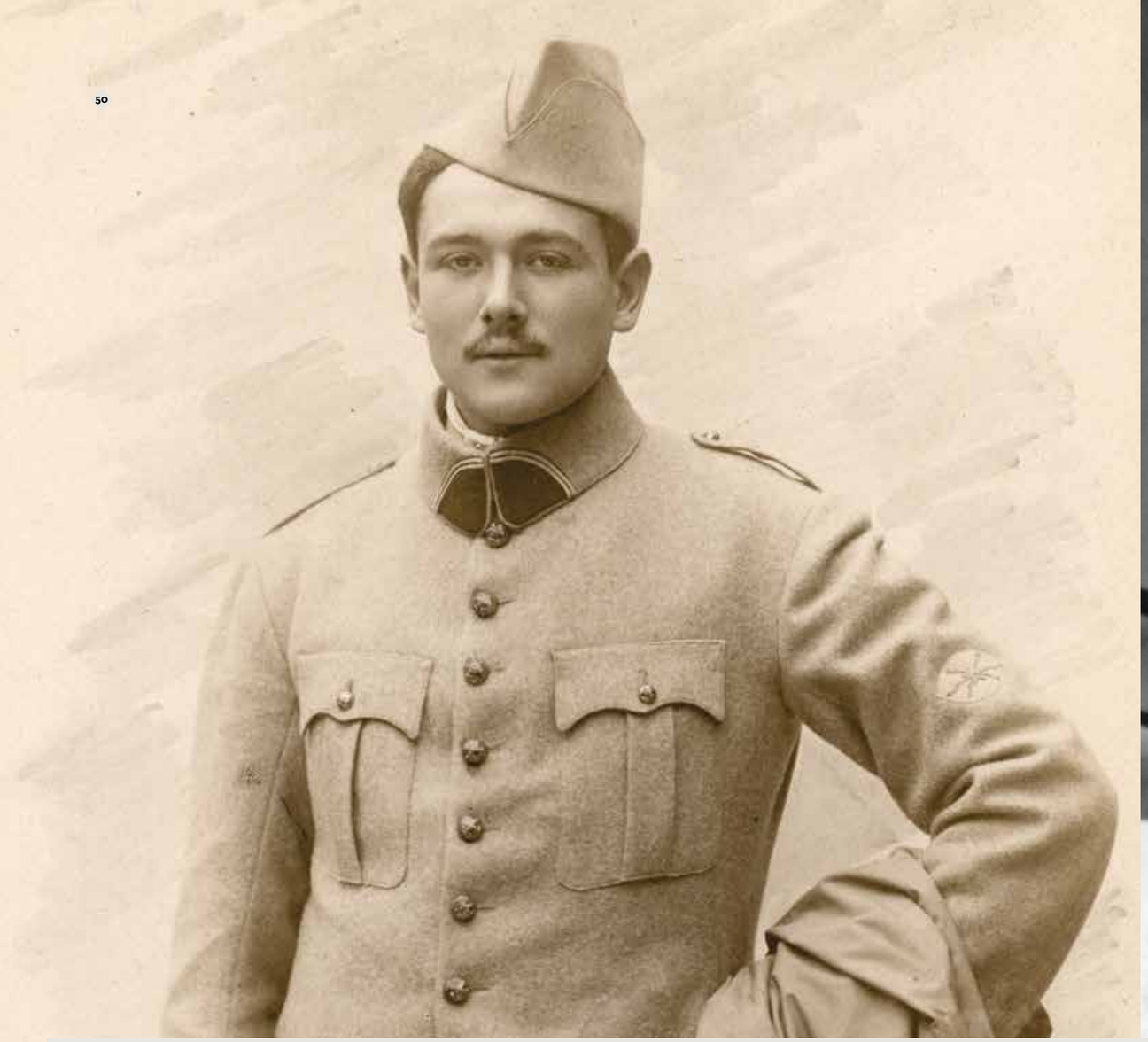
Jean de Lattre de Tassigny
(2 fév. 1889- 11 janv. 1952)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 20 novembre 1944

Saint-cyrien, il fait brutalement l'expérience de la guerre en recevant un coup de lance lors d'un combat de cavalerie en septembre 1914. Cette grave blessure affaiblit durablement sa santé sans entamer son moral. En décembre 1915, il intègre le 93e régiment d'infanterie comme capitaine. À la tête de ses hommes, il déploie une énergie considérable, faisant son possible pour améliorer leur quotidien, les menant lui-même à l'assaut. Combattant de Verdun et du Chemin des Dames, il termine la guerre avec quatre blessures, huit citations et la *Military cross* britannique. Général de l'armée de Vichy, il tente de s'opposer à l'entrée des Allemands en zone sud en novembre 1942. Emprisonné, il s'évade et rejoint de Gaulle. Commandant la 1ère Armée française, il signe pour la France l'acte de reddition de l'Allemagne le 9 mai 1945 à Berlin. Celui dont Georges Clemenceau avait dit : « Regardez-le bien, celui-là, et souvenez-vous de lui, il ira loin, très loin », est élevé à titre posthume à la dignité de maréchal de France.

Le capitaine Jean de Lattre de Tassigny pendant la Première Guerre mondiale.



Philippe Livry-Level
(16 juin 1898 - 15 déc. 1960)

Compagnon de la Libération
décret du 10 décembre 1943

Engagé volontaire à 17 ans en 1915, il rejoint, après une formation à l'École d'artillerie de Fontainebleau, le champ de bataille de l'Aisne avec le 61e régiment d'artillerie. Au front, il se porte souvent en première ligne avec l'infanterie pour fournir les renseignements nécessaires à la conduite du tir des batteries de son groupe, ce qui lui vaut d'être promu sous-lieutenant à 19 ans. En juillet 1918, son unité s'illustre en brisant les derniers assauts allemands en Champagne avant de sauver Amiens en août. Dès lors, les troupes du Kaiser ne peuvent plus enrayer leur retraite. Lorsque la guerre éclate à nouveau en Europe, il demande à rejoindre son régiment en dépit de son âge et de ses cinq enfants. Il entre en résistance après l'armistice puis parvient, en avril 1941, à gagner l'Angleterre où il s'engage dans la *Royal Air Force*. Breveté observateur, il accomplit de nombreuses missions de chasse aux sous-marins allemands puis de transport clandestin de résistants entre Londres et la France occupée.

Philippe Livry-Level pendant la Grande Guerre.

Raoul Magrin-Vernerey,
dit Monclar
(7 fév.r 1892 - 3 juin 1964)

Compagnon de la Libération
décret du 1er juin 1943

Sorti de Saint-Cyr à la veille du conflit, il participe avec les 60e et 260e régiments d'infanterie à la plupart des grandes batailles du front français. La prise de Mulhouse dès août 1914 ; les combats de l'Aisne et de l'Ourcq où il est grièvement blessé ; la seconde bataille de Champagne en juillet 1915 ; Verdun en 1916 qu'il ne quitte que pour le front de la Somme et la bataille du Kaiser en 1918 dont les obus à ypérite lui brûlent les yeux, sont les jalons du parcours exceptionnel de cet « officier hors pair pour qui chaque engagement est une action d'éclat ». Sept fois blessé, titulaire de 11 citations, il est, à vingt-six ans, une des plus belles figures de l'infanterie française En dépit d'une invalidité de 90%, il poursuit sa carrière militaire et s'illustre en Norvège en 1940 avant de rallier la France libre avec la 13e DBLE qu'il commande. Sous le nom de Monclar, il combat en Erythrée début 1941, puis, nommé général, exerce divers commandements en Grande-Bretagne puis au Levant. En 1962, il est nommé gouverneur des Invalides.

Raoul Magrin-Vernerey blessé en 1914.

Émilienne Moreau-Evrard
(4 juin 1898 - 5 janv. 1971)

Compagnon de la Libération
décret du 11 août 1945

Elle a 16 ans en octobre 1914 lorsque l'armée impériale occupe son village de Loos-en-Gohelle dans le Pas-de-Calais. Quand les Britanniques contre-attaquent en septembre 1915, elle renseigne les Écossais du 9th *Black Watch* sur les positions ennemies, leur permettant de prendre les Allemands à revers. La maison familiale se transforme en hôpital improvisé et la jeune femme se jette dans la bataille. Armée de grenades, elle attaque l'ennemi et abat deux fantassins allemands au revolver. Décorée de la croix de guerre et de la *Military Medal* britannique, elle est reçue à l'Élysée par le président Poincaré. On imprime son portrait sur des cartes postales, *Le Petit Parisien* publie son histoire, l'imagerie d'Épinal exalte son courage, les Britanniques même la comparent à Jeanne d'Arc. Elle a 17 ans. La légende de « l'héroïne de Loos » est née. Elle entre dans la Résistance à la fin de l'année 1940 et devient agent de liaison à Lyon avant de rejoindre Londres en août 1944 pour éviter d'être arrêtée.

Versailles, 27 novembre 1915, Émilienne Moreau vient de recevoir la croix de guerre.

Adolphe Sicé
(déc. 1885 - mars 1957)

Compagnon de la Libération
décret du 1er août 1941

Lorsque la guerre éclate en Europe, Adolphe Sicé a déjà fait l'expérience du combat au Maroc où il a participé à des opérations militaires comme médecin aide-major. Sur le front occidental, il sert brillamment au sein de la 1ère division mixte marocaine. Blessé par éclats d'obus en juin 1915 dans l'Oise, quatre fois cité, il est affecté en 1916 à une mission scientifique au Cameroun. Il ne retrouve la métropole que quelques semaines avant l'armistice En juin 1940, médecin-général, il est directeur général des services sanitaires et médicaux de l'Afrique équatoriale française et se met spontanément au service du général de Gaulle. Artisan du ralliement des colonies à la France libre, il prépare avec le colonel Leclerc l'épopée, du Tchad à Tripoli, de la future 2e DB. Il accomplit diverses missions en Afrique et auprès des Alliés, puis prend en charge l'organisation du service de santé du corps expéditionnaire allié qui doit débarquer en France. Il continue d'exercer la médecine après-guerre.

Le médecin Adolphe Sicé en novembre 1916.

Georges Thierry d'Argenlieu
(7 août 1889 – 7 sept. 1964)

◆

Compagnon de la Libération
décret du 29 janvier 1941

La Première Guerre mondiale éclate alors que l'enseigne de vaisseau Thierry d'Argenlieu sert dans l'Adriatique sur le contre-torpilleur *Dehorter* en patrouille dans la lutte anti-sous-marine. En juin 1916, il rejoint l'aviso torpilleur D'*Iberville* en Méditerranée. Dans cette guerre de courses, la longue attente est entrecoupée de moments d'angoisse liés à la chasse invisible des U-Boote des empires centraux. Pacha du patrouilleur *La Tourterelle* au printemps 1918, il commande alors son premier vaisseau en temps de guerre. Suivant sa vocation, il entre au Carmel en 1921 mais la guerre l'arrache à la contemplation. Rappelé comme officier de réserve, fait prisonnier en juin 1940, il s'évade et rejoint Londres. Proche du général de Gaulle, il est nommé chef d'État-major des Forces navales françaises libres et premier chancelier de l'ordre de la Libération. Malgré la blessure reçue devant Dakar en septembre 1940, il participe aux opérations du Gabon. Il effectue ensuite plusieurs missions politiques et diplomatiques auprès des Alliés. Amiral, il se retire définitivement au Carmel en 1958.

Le lieutenant du vaisseau Thierry d'Argenlieu, à la veille de son premier commandement en mer, en janvier 1918.

Charles de Gaulle
(22 nov. 1890 - 9 nov. 1970)

◆

Fondateur et grand maître
de l'Ordre de la Libération

À sa sortie de l'École militaire de Saint-Cyr en 1912, il choisit l'infanterie qu'il juge « plus militaire ». Lieutenant au 33e régiment d'infanterie, il est blessé à Dinant (Belgique) dans les premiers jours de la guerre, puis, à nouveau, en Champagne en mars 1915. La défense du village de Douaumont au début de la bataille de Verdun met brusquement fin à la présence du capitaine de Gaulle au front. Pris sous un violent feu ennemi, blessé, il est fait prisonnier le 2 mars 1916. Malgré cinq tentatives d'évasion, il reste interné en Allemagne jusqu'à la fin de la guerre. L'humiliation de la captivité et de l'inutilité achève de tremper son esprit de résistance.
Promu général, il entre au gouvernement le 5 juin 1940 au moment de la débâcle. Il refuse absolument l'armistice. Convaincu que l'honneur commande de poursuivre le combat, il lance le 18 juin 1940 à la radio de Londres son célèbre appel. Il constitue et dirige l'organisation politique et militaire de la France libre et mène le pays à la table des vainqueurs en 1945. Rappelé aux affaires en 1958, il fonde la Ve République dont il devient le président jusqu'en 1969.

Capitaine Charles de Gaulle.

3

LES UNITÉS MILITAIRES

1er régiment de fusiliers marins

Compagnon de la Libération
décret du 12 juin 1945

En octobre 1914, le 1er régiment de fusiliers marins est envoyé en Belgique pour lever le siège d'Anvers et endiguer l'avancée allemande. Du 24 octobre au 10 novembre, les marins tiennent la position de Dixmude. Au prix de lourds sacrifices, ils repoussent un ennemi acharné et sauvent Dunkerque.

En 1916, les fusiliers marins sont regroupés dans un bataillon qui combat en Belgique jusqu'au printemps de 1918. En septembre, le bataillon essuie des pertes sévères aux combats du Moulin de Laffaux.

En juillet 1940 à Londres, des cadres et élèves de l'Ecole des fusiliers marins de Lorient ralliés à la France libre aident à la mise sur pied du 1er bataillon de fusiliers marins.
Le 1er BFM participe à l'attaque de Dakar puis à diverses opérations en AEF. En Libye, il devient une unité de DCA qui s'illustre à Bir-Hakeim puis en Tunisie. Devenu le 1er régiment de fusiliers marins en septembre 1943, il est intégré à la 1ère division française libre et se distingue, en 1944 et 1945, dans les combats d'Italie et de France.

À Coxyde (Belgique), fusiliers marins mitrailleurs, 4 février 1917.

1er régiment d'artillerie coloniale

Compagnon de la Libération
décret du 1er août 1945

Durant la bataille de la Marne d'août 1914, le 1er RAC se distingue particulièrement grâce au fameux canon de 75 mm. En repoussant les vagues d'assauts, il contribue à mettre en échec le plan allemand d'une invasion rapide de la France. Il est déployé ensuite en Champagne, dans la Somme et au Chemin des Dames.

À l'été 1918, le régiment mène une lutte ardente et victorieuse devant Reims, contre un ennemi qui cherche vainement la rupture du front allié.

Dissous après l'armistice en juin 1940, le 1er RAC renaît dans les sables des batailles de la France libre sous la forme du 1er RAFFL en juin 1941. En Libye en 1942, il se couvre de gloire à Bir-Hakeim où le « canon roi » de 75 fait à nouveau subir de lourdes pertes à l'ennemi, défendant la position française contre des forces de l'Axe dix fois plus nombreuses. Le régiment combat de nouveau l'Afrikakorps à El Alamein et en Tunisie en 1943. Il participe à la campagne d'Italie et à la libération de la France, du débarquement de Provence jusqu'aux derniers assauts dans le massif de l'Authion.

Canon de 75mm près de Aspach-le-Haut (Haut-Rhin), 23 juin 1915.

501e régiment de chars de combat

Compagnon de la Libération
décret du 7 août 1945

La première offensive blindée de l'histoire a lieu le 16 avril 1917, dans les premières heures de la bataille du Chemin des Dames. Les chars Schneider CAI doivent frayer un chemin à l'infanterie.

Ce premier groupement forme en mai 1918 le 501e régiment d'artillerie spéciale. Ses chars Renault FT prouvent leur efficacité dans l'Aisne et en Champagne en repoussant les attaques de Ludendorff au printemps 1918, puis en menant une contre-offensive victorieuse. En 1920, le 501e RAS devient le 501e régiment de chars de combat.

La 1ère compagnie autonome de chars de combat des Forces françaises libres est créée en juillet 1940. Avec deux autres compagnies, elle redonne naissance au 501e RCC en mai 1943. De la forêt équatoriale du Gabon aux Alpes bavaroises, en Syrie et en Libye contre les Panzer de Rommel, le régiment effectue un parcours glorieux. Au sein de la 2e DB, il participe à la libération de Paris puis, après le franchissement des Vosges et les difficiles combats d'Alsace, termine la guerre par la prise du nid d'aigle d'Hitler.

Étendard du 501e RCC. On remarque les traces de marquage de l'ancien nom de 501e régiment d'artillerie spéciale.

LISTE DES 120 COMPAGNONS DE LA LIBÉRATION ENGAGÉS DANS LA GRANDE GUERRE

Les 120 Compagnons de la Libération anciens combattants de la Grande Guerre

Henri **ADELINE**

Berty **ALBRECHT**

François **d'ASTIER DE LA VIGERIE**

Henri **d'ASTIER DE LA VIGERIE**

Philippe **AUBOYNEAU**

Pierre **BERNHEIM**

Jean **BERTIN**

Antoine **BÉTHOUART**

Pierre **BEUCLER**

Georges **BIDAULT**

Émile **BOLLAERT**

Claude **BONNIER**

Diego **BROSSET**

Jean **CAPAGORRY**

René **CASSIN**

Georges **CATROUX**

Alfred **CAZAUD**

Jean-Louis **CHANCEL**

Claude **CHANDON**

Henri **CHAS**

Eugène **CHAVANT**

Winston **CHURCHILL**

Charles **CLIQUET**

Philibert **COLLET**

Jean **COLONNA D'ORNANO**

Roger **COQUOIN**

Édouard **CORNIGLION-MOLINIER**

Pierre **COURNARIE**

Raymond **DEFOSSE**

Pierre **DEJUSSIEU-PONTCARRAL**

Raymond **DELANGE**

Charles **DELESTRAINT**,

Jean **DEVÉ**

Henri **DROUILH**

Georges **DUBOIS**,

Roger **DUMONT**

François **FAURE**

Pierre **FINET**

Louis **FINET**

Paul **FLANDRE**

Louis **FLURY-HÉRARD**

Raphaël **FOLLIOT**

Claudius **FOUR**

Pierre **FOURCAUD**

Pierre **FOURRIER**

Henri **FRUCHAUD**

Louis **GENTIL**

S.M. **GEORGE VI**

Roger **GÉRARD**

Émile **GINAS**

Joseph **de GOISLARD de MONSABERT**

Albert **GUÉRIN**

Maurice **GUILLAUDOT**

Joseph **HACKIN**

Pierre-Jean **HERBINGER**

Alfred **HEURTAUX**

François **INGOLD**

Henri **JABOULAY**

Paul **JONAS**

Germain **JOUSSE**

Pierre-Marie **KOENIG**

Albert **KOHAN**

Edgard **de LARMINAT**

Jean **de LATTRE de TASSIGNY**

Édouard **LAURENT**

Charles **LE COCQ**

Pierre **LEFAUCHEUX**

Paul **LEGENTILHOMME**

Aimé **LEPERCQ**

André **LICHTWITZ**

Philippe **LIVRY-LEVEL**

Edmond **LOUVEAU**

Henri **MAILLOT**

Henri **MANHÈS**

Jean **MANTELET**

Henri **MARAIS**

Pierre **MARCHAND**

Louis **MASQUELIER**

Rémond **MONCLAR**

Raoul **MONCLAR**

Émilienne **MOREAU-EVRARD**

Jean **MOULIN**

Léonel **de MOUSTIER**

Émile **MUSELIER**

Paul **NEUVILLE**

René **NICOLAU**

Louis **OUBRE**

André **PARANT**

René **PEETERS**

Pierre **PÈNE**

Édouard **PINOT**

Pierre **POLETTI**

Edmond **POPIEUL**

Joseph **POULIQUEN**

Ernest **PRUVOST**

Joseph **PUTZ**

Noël **RIOU**

Henri **ROMANS-PETIT**

Elie **ROUBY**

Rémy **ROURE**

Robert **de ROUX**

Jules **SALIÈGE**

Adolphe **SICÉ**

Henry **SIMON**

Albert **SOUQUES**

Joseph **TARDIEU**

Marie **TASSIN**

Gabriel **THIERRY**

Georges **THIERRY D'ARGENLIEU**

André **THOREAU**

Alfred **TOUNY**

Henri **TOURTET**

Jacques **TROLLEY de PRÉVAUX**

Martial **VALIN**

Gaston **VEDEL**

Michel **VERGÈS**

Pierre **VIÉNOT**

Charles **DE GAULLE**
FONDATEUR
ET GRAND MAÎTRE
DE L'ORDRE
DE LA LIBÉRATION

Commissariat de l'exposition

« Une vie d'engagement - les Compagnons de la Libération dans la Grande Guerre »

Cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides
du 30 janvier au 2 avril 2018

Lionel Dardenne, assistant de conservation au musée de l'Ordre de la Libération
Vincent Giraudier, responsable du département de l'historial Charles-de-Gaulle au musée de l'Armée
Vladimir Trouplin, conservateur du musée de l'Ordre de la Libération

Remerciements

L'Ordre de la Libération remercie sincèrement pour leur participation à cet ouvrage :

Marc Adamoff, Antoine d'Argenlieu, Geoffroy d'Astier de la Vigerie, Anne Dufour, Bernard Edinger, Marcelle Flandre-Galline, John Fruchaud, Philippe Gérard, Jean-Pierre Jobelot, Irène Livry-Level, Marie-Cécile Levitte-Jonas, Jacques Loiseau (Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère), Roland Monclar, Guillaume Piketty, Bernadette Popot, Thomas Vaisset, les Archives nationales, la Bibliothèque nationale de France, Bridgeman images, Churchill archives center, l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense, La contemporaine, le musée national Clemenceau-de-Lattre, le musée national des Arts asiatiques - Guimet, le Service historique de la Défense.

Crédits

p.11/ Lettre manuscrite de Joseph Hackin du 24 octobre 1914.
(© Musée national des arts asiatiques - Guimet)
p.17/ Roger Dumont sur son avion pendant la Première Guerre mondiale.
(© Famille de Roger Dumont)
P.21/ *Mes mémoires (1914-1915)* par Emilienne Moreau, supplément du n° 107 du Miroir du Dimanche 12 décembre 1915.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.22 gauche/ Versailles, 27 novembre 1915, Émilienne Moreau vient de recevoir la croix de guerre.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.22 droite/ Paul Jonas de corvée de soupe à Fontainebleau en 1916.
(© Famille de Paul Jonas)
p.23/ Feuille extraite du Journal de Paul Jonas (**© Famille de Paul Jonas)**
p.24/ Casque Adrian, modèle 1915, ayant appartenu à Pierre Fourcaud.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.24/ Médaille des blessés de Raoul Magrin-Vernerey.
(© Famille de Raoul Monclar)
p.25/ Henri d'Astier de la Vigerie en 1917.
(© Famille d'Henri d'Astier de la Vigerie)
p.27 haut/ Henri Malin
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.27 milieu/ Marius Guyot
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.27 bas/ Jean-Pierre Vernant
(© Olivier Matthey-Doret)
p.28/ Daniel Cordier à Delville Camp (Grande-Bretagne) en juillet 1940.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.29 haut/ Claude Raoul-Duval
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.29 bas/ Louis Cortot
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.34/ Photographie de Berty Albrecht figurant sur son livret de l'association des Dames françaises (Croix-Rouge du Comité de Marseille)
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.35/ Fort de Liez (Oise), septembre 1917, l'aspirant Henri Adeline au front.
(© Famille d'Henri Adeline)
p.36/ Le capitaine d'Astier de la Vigerie, commandant de l'escadrille N 88 / SPA 88 pose devant son Nieuport 17 sur le terrain de Chaux (Belfort) - Son avion porte toujours l'insigne hérité de l'escadrille N 65 (chimère) où il a été affecté auparavant.
(© Famille de François d'Astier de la Vigerie)
p.37/ René Cassin blessé à Chauvoncourt dans la Meuse le 12 octobre 1914.
(© Archives nationales (France)
p.38/ Claude Chandon en février 1918.
(© Famille de Claude Chandon)
p.39/ Eugène Chavant.
(© Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère)
p.40/ Winston Churchill sur le front des Flandres.
(Churchill Archives Centre, BRDW 1-2-56 ©Curtis Brown)
p.41/ Roger Dumont durant la Première Guerre mondiale.
(© Famille de Roger Dumont)
p.42/ Paul Flandre en 1918.
(© Famille de Paul Flandre)
p.43/ Pierre Fourcaud en uniforme du 116e bataillon de chasseurs.
(© Famille de Pierre Fourcaud)
p.44/ Henri Fruchaud.
(© Famille de Henri Fruchaud)
p.45/ Le prince Albert, sur le pont du cuirassé Collingwood, observant à la lunette marine.
(© Bibliothèque nationale de France)
P.46/ Roger Gérard dans son avion Spad.
(© Famille de Roger Gérard)
p.47/ Alfred Heurtaux devant son avion Spad.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.48/ Paul Jonas au Chemin des Dames, 16 avril 1917.
(© Famille de Paul Jonas)
p.49/ Le capitaine Jean de Lattre de Tassigny pendant la Première Guerre mondiale.
(© Collection musée national Clemenceau-de Lattre)
p.50/ Philippe Livry-Level pendant la Grande Guerre.
(© Famille de Philippe Livry-Level)
p.51/ Raoul Magrin-Vernerey blessé en 1914.
(© Famille de Raoul Monclar)
P.52/ Versailles, 27 novembre 1915, Émilienne Moreau vient de recevoir la croix de guerre.
(© Musée de l'Ordre de la Libération)
p.53/ Le médecin Adolphe Sicé en novembre 1916.
(© Musée de l'Ordre de la Libération / Fonds Sicé)
p.54/ Le lieutenant de vaisseau Thierry d'Argenlieu, à la veille de son premier commandement en mer, en janvier 1918.
(© Famille de Georges Thierry d'Argenlieu)
p.55/ Capitaine Charles de Gaulle.
(© Archives de Gaulle, Paris, France/ Bridgeman Images)
p.58/ À Coxyde (Belgique), fusiliers marins mitrailleurs, 4 février 1917.
(Opérateur : Albert Moreau © ECPAD)
p.60/ Canon de 75 mm près de Aspach-le-Haut (Haut-Rhin), 23 juin 1915.
(© Collection La contemporaine)
p.62/ Etendard du 501e RCC. On remarque les traces de marquage de l'ancien nom de 501e régiment d'artillerie spéciale.
(© Musée de l'Armée (Dist. RMN-Grand Palais) photo Emilie Cambier)

ORDRE DE LA LIBÉRATION
HÔTEL NATIONAL DES INVALIDES

Création graphique : Thomas Oudin - www.mo-to.fr - Novembre 2018
Typographies : Trade gothic & Neutra
Impression : SPAC - Ministère des Armées